Le Bouddhisme au Laos

à travers la philatélie

Capitaine Achard ▪ Philippe Drillien



Les Hors-Série de l'AICTPL - N° 3

Le Bouddhisme au Laos

à travers la philatélie

Capitaine Achard ▪ Philippe Drillien



Hors-Série N° 3

Association Internationale des Collectionneurs de Timbres-Poste du Laos

2011

EN GUISE D’INTRODUCTION

Né en 1916 à Béziers, Henri Achard est lieutenant de l’infanterie coloniale lorsqu’il est affecté en Cochinchine en 1946. Puis, grâce à un capitaine féru de bouddhisme laotien, il est nommé au Laos où il passe le concours de gendarmerie mobile. Vers 1950, il est l’un des principaux acteurs de la mise en place de l’Ecole de Gendarmerie Royale qu’il dirige pendant un certain temps.

Le capitaine Achard était un homme d’une grande culture. Il maîtrisait la langue lao, ce qui lui a permis, entre autre, de rédiger un cours bilingue de droit pénal. Il s’est également profondément intéressé au bouddhisme.

Il n’est donc pas étonnant qu’en mars 1959, il ait pu donner à Drancy une conférence magistrale sur le « Bouddhisme Laotien ». Lorsque son fils, Jean Achard, membre de l’AICTPL, m’en a communiqué le texte, j’ai pensé qu’il pourrait servir de base à un hors-série de notre association.

Avec l’accord de Jean, et sous son contrôle, j’ai décomposé cette conférence en quatre chapitres et apporté quelques légères modifications pour introduire des illustrations philatéliques (peu de timbres lao existaient au moment de la conférence). Quelques remarques complémentaires ont également été ajoutées à l’intention des lecteurs qui connaitraient peu le Laos. Enfin, il m’a semblé intéressant de compléter le texte de cette conférence par une étude succincte de l’image du Bouddha dans l’art lao et de décrire certains lieux de culte. Ce hors-série se termine par quelques légendes et quelques objets liés à Bouddha et au Bouddhisme.

Qu’il me soit permis de remercier chaleureusement Mario Gonzalez qui, une fois de plus a apporté son talent à la mise en page de ce document.

Mes remerciements s’adressent également à Hervé Lebette qui m’a fourni la photo du bonzillon (il s’agit d’un tableau de Leguay) illustrant la page de couverture et à Jean Achard qui m’a encouragé à réaliser ce document et m’a apporté son aide tout au long de son élaboration.

Merci, enfin, à Sengdeuane Rattanasamay qui m'a grandement aidé à réaliser le glossaire figurant à la fin de ce modeste ouvrage.

J’espère vivement que ce hors-série de l’AICTPL, le troisième, intéressera tous ses lecteurs et je souhaite qu’il soit suivi par de nombreux autres.

Bonne lecture à tous !

Philippe DRILLIEN
Président de l’AICTPL

L'ORIGINE DU BOUDDHISME ET SES DEBUTS AU LAOS

Avant d'entamer cette étude sur le Bouddhisme laotien, il est bon de faire tout d'abord un exposé à la foi historique et géographique et de replacer cette étude dans une cadre plus étendu.
Je voudrais tout d'abord traiter de l'origine du Bouddhisme et de ses débuts au Laos avant de parler du Bouddhisme au Laos aujourd'hui. Je décrirai ensuite les fêtes religieuses et, enfin, je montrerai les relations qui existent entre les bonzes et les fidèles.
Je voudrais d'abord ouvrir une parenthèse au sujet de ce mot « lao » que j'emploierai ici de préférence à « laotien ». Il s'agit, en effet, d'une mauvaise transcription du nom du pays et de ses habitants. Au XVIIe siècle, les cartes, bien incomplètes, de l'Asie, portaient à l'emplacement de cette région : « Pays des Laos » car, en langue « laotienne », les habitants se nomment « Lao » et le pays est le **pathet lao** ou **muong lao**, le nom officiel étant **Lan Xang Hom Khao**, ce qui, traduit littéralement, donne : « Pays du Million d'Eléphants et du Parasol Blanc ».
Avec la manie française de dénaturer tous les noms géographiques étrangers sont sortis les termes « Laos » et « Laotiens », termes qui par ailleurs ne sont plus guère employés, même dans les textes officiels, au Laos même.

Le Bouddhisme est né, voici vingt-cinq siècles, au cœur de l'Inde gangétique, entre Bénarès et Patna, dans un pays qui s'appelait alors Maghada. Le Brahmanisme y était le culte national. Religion assez touffue, purement matérialiste, bizarre pour nos esprits occidentaux épris de logique. Avec ses deux millions de dieux et son absence de morale, elle ne satisfaisait pas non plus les esprits inquiets, jeunes gens et hommes qui, par milliers, quittaient leur famille ou abandonnaient leurs foyers à la recherche d'une condition d'immortalité que ne leur donnaient pas les cadres traditionnels.
L'Inde n'a d'ailleurs jamais manqué de ces **Baghavatas** ou pèlerins, perpétuels errants qui la parcoururent du Sud au Nord et dont a si bien parlé Kipling, dans son conte « Le miracle de Purun Baghat » du Second livre de la Jungle.
Le Bouddha, de son vrai nom Siddarta auquel on ajoute l'épithète de Sakyamuni (le sage des Sakya), naquit donc en 543 avant Jésus-Christ[1] (figures 1) au temps qui était à peu près celui de Zoroastre et de Confucius, cent ans avant Socrate, dans un coin perdu du Téraï népalais encore marqué par un pilier inscrit de l'empereur Açoka, le Constantin du Bouddhisme. Son père, Soutthotana, roi de Kappilavastou, était une espèce de seigneur féodal. Sa mère, que les Lao appellent, d'après son nom pali, **Nang Siri Maya,** mourut sept jours après sa naissance. Il fut élevé par une tante maternelle, seconde épouse de son père, reçut l'éducation convenable à sa caste, se maria et eut à son tour un fils ; mais, à ce moment, il fut pris d'un invincible dégoût du monde. Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, il avait alors vingt-neuf ans, l'âge critique pour les prophètes, il abandonne tout, maison, famille, épouse, enfant et quitte à cheval sa ville natale. Au matin, il renvoie sa monture et son écuyer avec ses parures princières, échange ses vêtements de soie contre les grossiers habits d'un chasseur, homme de la plus basse caste et même hors caste, et, devenu moine mendiant, se met en quête d'une solution à l'éternel problème de la Destinée. Tout d'abord, il entre à l'école d'ascètes réputés ; mais l'enseignement de ses maîtres ne le satisfait pas et il se retire dans la solitude. Enfin, après six ans de pénibles recherches, comme il était assis sous un arbre, dont le rejeton existe encore près de Gaya, dans le Bihâr, il croit sentir à l'aube du jour la vérité se lever en lui en même temps que le soleil et il découvre le remède à la douleur du monde. Il commence par se rendre à Bénarès pour prêcher la nouvelle voie du salut à cinq de ses anciens compagnons d'étude ; mais bientôt le nombre des convertis se multiplie et sa doctrine se propage. Le Maître lui-même, quarante-cinq années durant promène sa prédicante mendicité à travers tout le bassin moyen du Gange. Enfin la mort le surprend, au cours de ses incessantes tournées, dans la petite bourgade de Koushinagara, au bord de la rivière Irranavāti, située dans la même région, mais plus

1 - Le Royaume du Laos a commémoré le 2500ème anniversaire de cette naissance en 1957 (543+1957=2500) par l'émission d'une belle série de cinq timbres à motif unique (figures 1).


2K
POSTES
ROYAUME DU LAOS
2500ème ANNÉE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA

3K
POSTES
ROYAUME DU LAOS
2500ème ANNÉE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA

5K
POSTES
ROYAUME DU LAOS
2500ème ANNÉE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA

20K
POSTE AERIENNE
ROYAUME DU LAOS
2500ème ANNÉE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA

30K
POSTE AERIENNE
ROYAUME DU LAOS
2500ème ANNÉE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA
MARC LEGUAY
PHEULPIN.SC

Figures 1

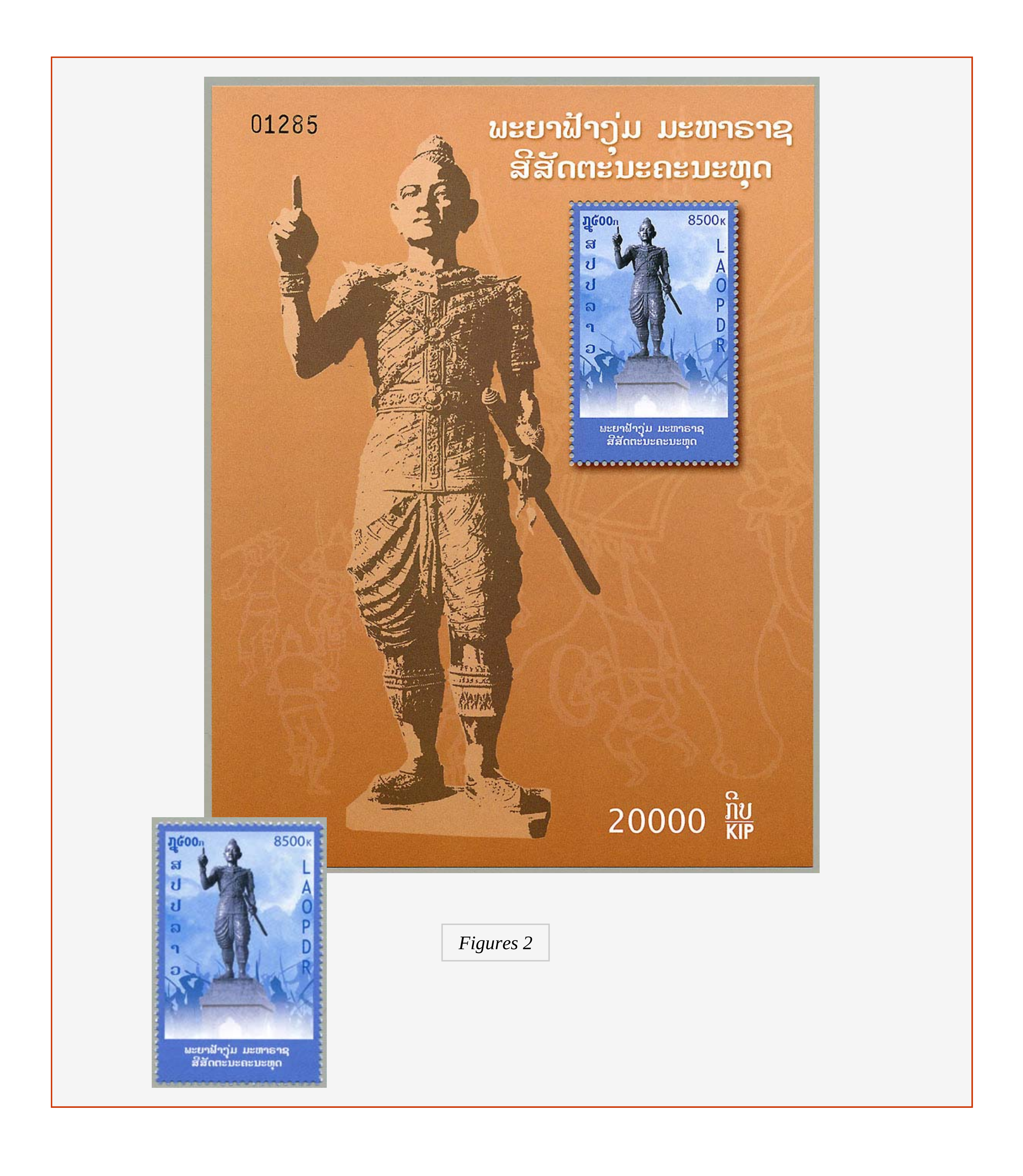
à l'est que celle où il avait vu le jour et il rend le dernier soupir, vers 477 avant l'ère chrétienne.
Je ne traiterai pas ici de façon détaillée, de la doctrine bouddhique. Cela m'entraînerait en de longues digressions philosophiques et devrait faire l'objet d'un exposé particulier, j'aurai d'ailleurs l'occasion d'en parler plus loin, en traitant du Bouddhisme au Laos. Il suffit de savoir que la religion du Bouddha, c'est-à-dire l'Eveillé, ou comme on traduit d'ordinaire, l'Illuminé, ou plutôt le Clairvoyant, pour enlever au mot illuminé le sens un peu péjoratif qu'il a en français, se propagea rapidement dans les Indes et, par la suite, en Extrême-Orient.
Au milieu du IIIe siècle avant Jésus-Christ, l'Empereur Açoka, le plus pieux des rois bouddhistes du Maghada, porta la Doctrine jusqu'aux confins de son empire et la répandit au Pendjab, à l'ouest, et à Ceylan, au sud. Au second siècle de l'ère chrétienne « sous le règne et les auspices du scythe barbu Paniskha, dont l'autorité s'étendit de l'Inde propre et du Pendjab en Bactriane et dans les bassins de l'Oxus, du Yaxarte et du Tarim, le Bouddhisme s'ouvrit les portes de la haute Asie. Par les Turkestans, il gagna la Chine, le Tibet et, plus tard, les steppes du nord et le Japon ». (L. de La Vallée Poussin).
Il s'agit là du Bouddhisme **Mahayana** (ou Bouddhisme du Grand Véhicule) dont la langue sacrée est le sanskrit et dont je ne traiterai pas non plus la doctrine philosophique, ces subtilités rappelant les discussions scolastiques du Moyen Age.
Parallèlement à cette diffusion du Bouddhisme **Mahayana, s**e propageait vers Ceylan, la Birmanie, le Cambodge et l'Insulinde ainsi que dans les pays Thaïs des bassins de la Ménam et du Mékong, une deuxième forme de la doctrine du Maître. Il s'agit du Bouddhisme **Hinayana (**ou Bouddhisme du Petit Véhicule) dont la langue sacrée est le pali.
Sa propagation fut surtout due à des motifs d'ordre commercial. De nombreux contacts avaient été établis entre l'Inde et l'Occident après les campagnes d'Alexandre. La formation de l'Empire romain donna un nouvel essor à la recherche des denrées de luxe (épices, bois de senteur, santal, bois d'aigle…), essor que déploraient déjà les moralistes latins du Ier siècle.
D'autre part, l'Inde à la même époque avait été coupée de sa source principale de ravitaillement en or. Elle le faisait venir de Sibérie à travers la Bactriane et, en raison des grandes migrations de peuples d'Asie centrale aux deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, cette route avait été coupée. C'est pour cette raison que les commerçants indiens cherchèrent à importer de l'empire romain cet or qui leur faisait défaut. L'empereur Vespasien ayant réussi à juguler cette fuite du numéraire qui portait un grave préjudice à l'économie impériale, les Indiens se tournèrent alors vers l'est.
Selon Georges Coedès, une autre cause fut le développement des marines indiennes et chinoises avec la construction des jonques de haute mer, pouvant transporter de 6 à 700 passagers, et enfin le développement même du Bouddhisme aux Indes, qui, abolissant les castes sociales, permirent aux Indiens de commercer librement sans crainte de pollution au contact des étrangers.
Beaucoup fondèrent des comptoirs et le processus de leur influence culturelle et religieuse a été parfaitement décrit par le sinologue Ferrand, s'appliquant à Java ; il dut être le même dans les autres pays. La réalité a dû être à peu près ceci : deux ou trois navires de l'Inde naviguant de conserve arrivent de proche en proche jusqu'à Java. Les nouveaux venus entrent en relation avec les chefs du pays, se les rendent favorables par des présents, par des soins donnés aux malades et par des amulettes. Dans tous les pays de civilisation primitive où j'ai vécu, du golfe d'Aden et de la côte orientale d'Afrique à la Chine, les seuls moyens efficaces de pénétration pacifique restent partout les mêmes : cadeaux de bienvenue, distribution de médicaments curatifs et de charmes préventifs contre tous les maux et les dangers, réels et imaginaires. L'étranger doit être et passer pour riche, guérisseur ou magicien. Personne n'est à même d'employer de tels procédés aussi adroitement qu'un Hindou. Celui-ci se prétendra sans doute d'extraction royale ou princière, ce dont son hôte ne peut qu'être favorablement impressionné.
Immigrés en cette terra incognita, les Hindous ne disposent pas d'interprètes. Il leur faut donc apprendre la langue indigène qui est si différente de la leur et surmonter ce premier obstacle pour avoir droit de cité chez les **Sleech'a**. L'union avec des filles de chef vient ensuite et c'est alors que l'influence civilisatrice et religieuse des étrangers peut s'exercer avec quelque chance de succès. Leurs femmes instruites à cet effet, deviennent les meilleurs agents de propagande des idées et de

la foi nouvelles : princesses ou filles de nobles, si elles affirment leur supériorité sur les mœurs, coutumes et religions héritées de leurs ancêtres, leurs compatriotes ne pourront guère y contredire. Après ces marchands arrivèrent dans leurs villages des éléments plus instruits appartenant aux deux premières castes, ce qui explique l'éclosion de ces civilisations de l'Inde extérieure, Khmère, Chame, Indo-Javanaise, si profondément imprégnées de littérature hindoue et de langue sanscrite. J'ai dit langue sanscrite car très rapidement les royaumes extérieurs à l'Inde ne tardèrent pas à adopter la conception çivaïte de la royauté fondée sur le couple brahmane **- Kshatrya** (prêtre-guerrier) et exprimée dans le culte du linga royal. La religion bouddhique disparut donc peu à peu de ces divers royaumes.
Dans l'Inde même, le Bouddhisme fleurit jusque vers la fin du VIe siècle après Jésus-Christ ; mais à partir de cette date, sous la poussée du Brahmanisme renaissant et ensuite de l'Islamisme, à partir du VIIIe siècle, la Doctrine céda du terrain et sombra dans une disparition graduelle. A titre indicatif, il ne reste plus dans ce qui constituait l'Inde continentale, que quatre cent mille bouddhistes environ, ce qui est infime dans un pays de quelque trois cent cinquante millions d'habitants. Son refuge fut et resta la seule île de Ceylan.
Détruit dans les Indes, c'est sur les bords du Mékong et de la Ménam que le Bouddhisme devait trouver un de ses plus sûrs asiles, parmi les aréquiers et les cocoteraies, au sein de ce peuple thaï qui, descendu des montagnes du nord, avait enfin, dans ces plaines et ces vallées, trouvé le site de sa nature et de ses rêves. Il existe, entre Ceylan et le peuple lao, plus d'une similitude physique et de profondes affinités morales. L'origine du peuple thaï, dont le peuple lao est une branche, est encore controversée à l'heure actuelle. Un seul fait est certain, c'est son occupation du Yunnan chinois vers le VIe siècle de notre ère. Ils descendirent de leurs montagnes vers le sud après l'annexion de leur pays, le « Nan Chao », à l'empire mongol vers 1253. Poussés par les cavaliers de Koubilaï, petit-fils de Gengis Khan, ils débordèrent rapidement les rois Khmers qui cédèrent progressivement à la pression des petits seigneurs thaïs. Ceux-ci, à la faveur des troubles de l'invasion, constituèrent des états nouveaux dans la haute vallée de la Ménam.
La genèse de l'établissement des Thaïs dans la vallée du Mékong est infiniment plus obscure, les documents faisant complètement défaut si l'on néglige les légendes laotiennes, en vérité charmantes de verve et de naïveté mais ne présentant aucun caractère d'authenticité ni même, le plus souvent, de vraisemblance. La plus connue fait partir les peuples thaïs de Dien Bien Phu, appelé Muong Theng (pays des anges) en langue thaï. C'est là que l'ancêtre de tous les Thaïs, Khoun Borom, fit sortir de deux courges gigantesques, poussées au centre de l'étang Kouva, hommes, femmes, animaux divers, graines de plantes, or, argent, étoffes, parfums… qui se répandirent sur le monde. Et comme ses deux femmes lui avaient donné sept fils, Khoun Borom sépara les peuples et leur partagea le pays :

1.- Khoun Lo eut Muong Soua, le pays des Millions d'Eléphants et du Parasol Blanc (**Lan Xang Hom Khao**).
2.- Chet Chuong eut Muong Phouan (plateau du Tran-Ninh et vallée de la Nam Nhiep jusqu'aux environs de Borikhane).
3.- Nhi Fa Lane eut Muong Ho (**Sip Song Pan Na**, le pays des douze mille rizières).
4.- Chu Song eut Prakan (pays thaï du haut Mékong et de la Rivière Noire).
5.- Saya Phong eut Muong Nioun (Xieng Mai ou **Lan Na,** le pays des Millions de rizières).
6.- Kham In eut Muong Louvo (Siam) ou **Lan Piyea**, (le pays des Millions de greniers à riz).
7.- Louk Poun eut enfin Hongsavadi (Pégou et Pagan en Birmanie).

Ce partage correspond à peu de choses près aux principautés qui se constituèrent à la fin du XIIIe siècle.
Revenons à notre sujet. Comment les Thaïs sont-ils devenus bouddhistes ? Là aussi, la question est des plus controversées. D'aucuns, comme B. LE BOULANGER, s'appuyant sur la chronique du Vat Gnot Kéo de Luang Prabang affirment que le Bouddhisme fut introduit au Laos au XIVe siècle peu de temps après que Chao Fa Ngun (figures 2), un des plus grands rois Lao, eut réalisé l'unité du pays. Une autre version veut que le Bouddhisme se soit épanoui bien des siècles auparavant, tant au Cambodge qu'au Siam et en Birmanie. Le Laos, entouré de ces territoires, ne pouvait donc

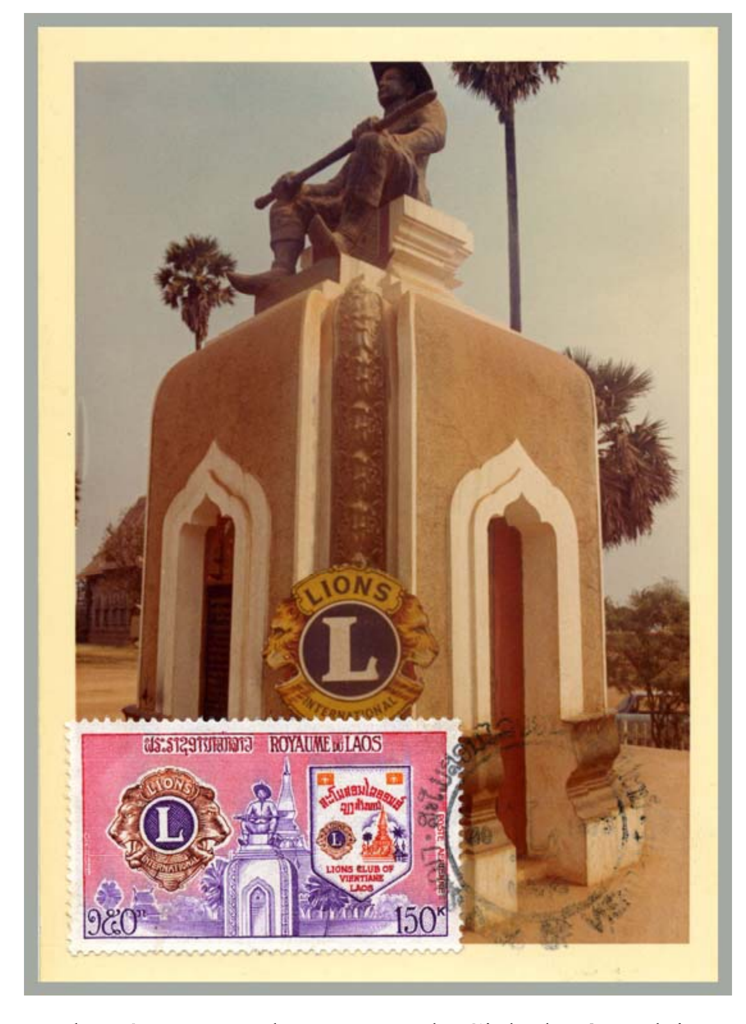
rester fermé à la bonne Doctrine.
D’autre part, M. Paul LEVY, ancien directeur de l’Ecole Française d’Extrême-Orient, découvrit à Luang Prabang, il y a quelques années, des Bouddhas d’une facture antérieure au XIIIe siècle. Il est donc permis de penser que le Bouddhisme était connu et pratiqué au Laos avant que l’histoire ait jeté ses lumières sur le passé du pays.



Figures 2

LE BOUDDHISME AU LAOS

On admet officiellement que le Bouddhisme triomphant des génies et des croyances superstitieuses, parvint à son apogée dans la vallée du Mékong au XVIe siècle de l'ère chrétienne.
A cette époque, sous le règne du meilleur des rois du Lan Xang, Chao Settathirat[2] (figure 3 ▼), quelque soixante-dix pagodes, sans parler du Vat Pra Kéo et du That Luang dont il sera question plus loin, furent édifiées à Vientiane à la gloire du Bouddha et de son enseignement. Un de ses successeurs immédiats, Souligna Vongsa, prit en main l'organisation de ces lieux de culte qui devinrent, du témoignage même de Van Wustoff, voyageur hollandais qui visita Vientiane en 1641, des écoles de culture bouddhique en même temps que d'art. Les bonzes étaient respectés et choyés à l'envi, leurs mœurs étaient pures, et rigoureuse leur observance des règles de la communauté.



« Matin et soir, dans les moindres villages, les gongs marquaient les heures de la journée et tous les sept jours, le peuple en foule se rendait aux pagodes. Chacun aspirait au mérite de donner et les bonzes recevaient l'aumône de mains pures et de cœurs droits. Ils connaissaient les textes et les rites, la vie du Bouddha et le Dogme. Une précieuse émulation les animait ; les savants et les saints formaient école et leurs noms étaient dans toutes les bouches. Ils étaient consultés aux moindres événements de la vie domestique ; sur la naissance, sur la maladie, sur la mort, sur les rêves et sur les augures du Ciel. Ils répondaient par des anecdotes ou citaient les paroles du Maître et leurs conseils étaient scrupuleusement suivis et respectés. Bref, ils consolaient et encourageaient, exerçant sur tous, rois et princes, bourgeois et paysans, une influence bienfaisante. » (Thao Nouy Abhay)
Deux monuments célèbres datent de cette époque. Tout d'abord, le Vat Pra Kéo (figure 4) (Pagode du Bouddha d'Emeraude), palladium du royaume et insigne de la puissance et du commandement. Ce Bouddha taillé dans un bloc de jade vert fut enlevé par les Siamois en 1778 et emmené à Bangkok dont il devint le dieu tutélaire et où lui fut édifié, en 1785, le temple somptueux qui se dresse aujourd'hui dans la première cour du Palais Royal. Les Siamois l'ont chargé de chaînes d'or de peur qu'il ne s'envole et rejoigne Vientiane. La pagode du Phra Kéo elle-même, détruite par les Siamois, fut restaurée par l'Ecole Française d'Extrême-Orient et sert aujourd'hui de musée archéologique.

2 - Le Roi Settathirat a régné sur le Lan Xang de 1548 à 1571. C'est lui qui transporta la capitale de ce royaume de Luang Prabang à Vientiane. C'est pourquoi une statue le représente à Vientiane (figure 3), sur l'esplanade du That Luang.





Figures 4 et 5

L'autre monument est le That Luang (figure 5) qui se dresse à trois kilomètres environ du centre actuel de Vientiane mais était situé autrefois au centre de l'ancienne ville. Cet édifice pyramidal [3], dénommé « aigrette du monde » par son fondateur, était le reliquaire du royaume. D'après la légende, le **That**[4] renfermerait en son centre un cheveu du Bouddha et des trésors fabuleux. Pillé en 1778 et en 1828 par les Siamois, il fut, en 1873, presque entièrement anéanti par des pirates Yunnanais. Il fut aussi restauré en 1929, par l'Ecole Française d'Extrême-Orient et, en 1931, les Lao pouvaient contempler, émerveillés, le That de leurs ancêtres, aussi beau et aussi élancé qu'aux premiers jours de son érection. La mort de Souligna Vongsa, en 1694, en permettant le développement et les dissensions intestines, livra le pays à l'anarchie et à l'invasion. Le Bouddhisme en subit le contrecoup fatal.



Le royaume de Vientiane, vaincu et ravagé une première fois en 1778 par le général siamois Chao Mahakrassad « Souk » (Chulalok) perdit cette fois son Bouddha d'Emeraude ainsi que le Phra Bang, qui y avait été transporté en 1707. Un peu plus tard Chao Anou, ayant voulu secouer le joug siamois, fut vaincu en 1828 et le royaume, à nouveau, fut mis à sac, à feu et à sang. Enfin, vers 1873, des Yunnanais, les fameux Pavillons Noirs, détruisirent les pagodes et éventrèrent les **that** qui avaient échappé à la cupidité des vandales de 1828.

Toutes les pagodes disparurent : le Vat Phra Kéo et le Vat Phiavat[5] (◀ figure 6), merveilles de la capitale et jusqu'au That Luang.

Les bonzes, dans le sentiment de l'inexorable fatalité qui s'était alors abattue sur le Lan Xang, récitaient les prières sans les comprendre et les fidèles n'allaient plus dans les pagodes que mus par un inconscient atavisme. Enfin, et pour parachever ce désastre, le plus farouche adversaire du Bouddha, le **Phi** ou génie, renaquit et se mit à reconquérir le terrain perdu car, à la vérité, « son culte n'était jamais mort ». Le **Phi** était partout, bon ou mauvais, « se confondant avec les divinités et le Bouddha, gîtant jusque dans les statues mêmes » (R. Lingat). Une inextricable mythologie s'empara alors des esprits, mythologie faite de superstition et de foi religieuse, qui mêlait dans la confusion toutes les créatures de l'Enfer et du Paradis, du Ciel et de l'Interciel. Sur le pays Lao ruiné, planaient l'ignorance, l'inquiétude et la peur.



Sous l'influence de la paix française, un renouveau allait se manifester et peu à peu les Lao allaient revenir à la vraie Doctrine. Comme jadis leurs ancêtres, aux époques heureuses du **Lan Xang**, ils purent connaître et apprendre la vie du Bouddha et ses principales réincarnations, le **Dharma** (ou Doctrine) et les règles du **Sangha** (ou communauté bouddhique). Ce n'est d'ailleurs pas par la lecture ou l'écriture que le Laotien est initié à la vie du Très Sage, mais par la tradition orale, « car les vies du Bouddha sont lues et commentées dans les pagodes ; mises en vers, elles sont chantées par les jongleurs que, les soirs de fête, l'on voit gesticulant au son du **khène**[6] (▲ figure 7) sur des estrades haut perchées » (Thao Nhouy Abhay).

Une des chansons débute ainsi : « Dans une ville de l'Inde appelée Kabilaphat (Kapilavastu) vivait un prince magnifique et opulent Sisoutho (Soudhotana). Son épouse, plus belle qu'un dessin, s'appelait Maya ». Naissance fabuleuse et vie magnifique sont connues des Lao. Ils savent le songe de la reine Maya et les prédictions qui annoncèrent la naissance de celui qui devait devenir le plus puissant empereur de la Terre, le Bouddha. Ils connaissent sa naissance miraculeuse au fond de la

3 - Le That Luang est un des monuments emblématiques du Laos et figure sur plusieurs dizaines de timbres, aussi bien du Royaume que de la République.

*4 - Un **that** (ou **stupa**) est un monument funéraire contenant des reliques. Sa forme est souvent celle d'une pyramide.*

5 - Du Vat Phiavat, ne subsiste qu'une statue de Bouddha « au sourire énigmatique » (figure 6)

*6 - Le **khène** est un instrument de musique propre aux Lao. Cet instrument à vent est constitué de plusieurs tubes de bambou de longueurs différentes (figure 7).*

forêt de Loumbini, cependant que les divinités des quatre points cardinaux venaient le recevoir dans un réseau d'or et que deux torrents d'eau divine se déversaient sur eux pour les laver, lui et sa mère. Ils savent que celle-ci était morte quelques jours après sa naissance et qu'on avait donné au Prince nouveau-né le nom de Sithad (Sidharta). Ils savent qu'il était marié à l'âge de seize ans ; qu'il avait eu un fils et que, le soir même de la naissance de ce dernier, dégoûté du désordre des femmes du palais, il avait quitté ses trésors, son épouse et son enfant pour prendre l'habit du moine et le nom de Gautama ; il avait vingt-neuf ans.

Tous connaissent les circonstances qui avaient précédé ce départ : les quatre rencontres qu'il avait faites d'un vieillard, d'un malade, d'un mort, d'un moine, qui lui avaient donné, les premières, le sentiment de la décrépitude et de la douleur humaine, la dernière celui de la sérénité de quiconque a tout abandonné et ne désire plus rien. Ils admirent l'ascète Gautama jeûnant des années et des années, se meurtrissant le corps et se privant du nécessaire jusqu'à ne plus être qu'un squelette. Ils comprennent alors l'excellence de la Juste Mesure et du Juste Milieu lorsqu'ils voient Indra venir prouver au Boddhisatva qu'un violon ne peut donner de sons justes que lorsque ses cordes ne sont ni trop tendues ni trop lâches ; ils se sentent délivrés de leurs angoisses et heureux lorsqu'enfin, déjouant les tentations et les menaces de Māra, le Boddhisatva prend la déesse Terre à témoin de son droit et qu'il entend celle-ci répondre d'une voix qui met en déroute l'armée du Mal. Avec quelle ferveur alors, le Lao adore et vénère la déesse Terre au point que, s'il lui arrive de verser de l'eau chaude par terre, il invite la précieuse déesse à s'écarter. Images incohérentes, peut-être, mais si douces et si attachantes pour un cœur lao. Sans se demander qui était Bouddha ni ce qu'était l'Inde, il adore l'Homme dont un peu partout on dit qu'il avait trouvé des traces de ses pas ; (il faut d'ailleurs voir le nombre d'empreintes du pied du Bouddha vénérées au Laos) ; l'Homme le plus grand et le plus sage de la terre - celui dont les statues et dont les leçons emplissent les âmes.

Le bouddhiste lao se répète à longueur de journée que la vie est douleur, que rien ne nous appartient, que cette existence n'est qu'une entre mille autres, que nous ne récoltons que le fruit des actions de nos existences passées, que la mort peut nous surprendre à tout moment et que notre salut ne dépend que de nous-mêmes. Les vertus à pratiquer parmi les plus importantes sont l'humilité et la mansuétude, la bonté, la justice et la charité. Faire la charité se dit en laotien : **het boun** (faire le bien, donner l'aumône), c'est-à-dire acquérir des mérites pour la vie future et, si possible, atteindre le **Nirvâna** final.

Et à qui faire l'aumône, sinon aux bonzes, ces représentants directs du Bouddha, ses images vivantes sur la terre ; car le Bouddha lui-même l'a dit et conseillé : « Le culte du Bouddha défunt est aussi utile, aussi méritoire, aussi obligatoire que le culte du Bouddha vivant. Le Bouddha, quoique « nirvané est une source vive de mérites » (L. de La Vallée Poussin). Aussi la meilleure des bonnes actions est-elle l'œuvre de culte :« Aucune comparaison ne peut donner une idée de l'immortelle valeur de la moindre offrande, quiconque fera des pèlerinages, plantera de puissantes racines de mérites, évitera l'enfer, obtiendra le Ciel » (id.) Le Bouddhisme a deux sortes d'adeptes, clercs et laïcs et ouvre ainsi deux voies différentes de salut : le chemin du **Nirvâna** aux abstinents et aux contemplatifs, celui des bonnes renaissances aux gens de bien attachés aux plaisirs de la terre, mais qui font l'aumône et vénèrent les reliques.

Les **boun** procèdent de cette dernière foi. Faire un **boun** c'est donner un disciple au Bouddha, en organisant une ordination ou un ondoiement de bonze (figure 8 ▶), faire un **boun** c'est participer aux offrandes des fêtes du **Parāvana -** sortie du carême, c'est faire des dons de nourriture et d'habits ; c'est aux principales dates de la vie du Bouddha, méditer ses notes, suivre les processions **-** qui sont des pèlerinages **-** autour des reliquaires, c'est, pieusement, en formulant des souhaits, offrir des cierges et des fleurs aux **that** et aux statues élevés à la gloire du Parfait.



Mais de même que les fêtes chrétiennes sont accompagnées de réjouissances profanes **-** à Noël ou à la Mi-carême, par exemple **-**, de même les cérémonies célébrées dans les pagodes sont précédées

ou suivies de manifestations qui sont des sacrifices à la vie : chansons et cours d'amour (figure 9 ▶), musique et, parfois, festins.



Qui ne voit que cet aspect de ces fêtes commet une grande erreur : la grande piété du peuple lao préside aux réjouissances les plus profanes comme aux cérémonies les plus hautement religieuses.

Le Bouddhisme a si profondément imprégné le Lao qu'il le rend absolument imperméable à toute autre doctrine religieuse. Cela explique d'ailleurs le peu de succès que rencontrent les missionnaires, tant catholiques que protestants. Le Lao est tolérant, d'une tolérance qui confine parfois à l'indifférence. C'est ainsi, et la chose est courante, que les pasteurs pour la plupart américains ou suisses, font leurs tournées de propagande en s'arrêtant dans les pagodes. Les bonzes eux-mêmes les aident à rassembler les villageois. Mais ceux-ci, après avoir profité des auditions de disques et des distributions de brochures, s'en vont paisiblement préparer le repas de leurs bonzes, disant, Normands sans le savoir : « Ils ont peut-être raison, mais avons-nous tort ? »

Le Lao s'est donné corps et âme à sa bonne Loi et celle-ci est pour lui représentée par le bonze. Image du Bouddha, le bonze est respecté et vénéré ; tous se prosternent devant lui et nul n'ose suspecter sa bonne foi. Nul n'ose l'accuser ni même le critiquer, car aucun, au fond, n'est sûr de ce qu'il peut savoir. Le bonze règne et l'habitant l'écoute.

Aux époques heureuses du **Lan Xang**, on consultait le bonze sur les moindres notes de la vie.

LES FETES RELIGIEUSES

Aujourd'hui, le calme et la prospérité revenus, le villageois tranquille règle sa vie sur le calendrier bouddhique.
Qu'il me soit permis de montrer, sur la période d'une année, la vie d'un bon Lao.

Commençons à le prendre le jour du **Boun Pi May**, le nouvel An lao qui se situe entre le 6ème jour de la lune décroissante du 5ème mois et le 5ème jour de la lune croissante du 6ème mois, c'est-à-dire, aux environs du 14 avril. Grande fête, s'il en est, puisqu'elle dure trois jours en province et huit jours à Luang Prabang. Le Lao l'inaugure en accomplissant, avant toute chose, l'œuvre pie et ardemment souhaitée de laver, nettoyer et parfumer les innombrables statues du Bouddha dans les maisons et les pagodes ; ensuite, se joignant au village, il va au fleuve proche, transporter du sable et édifier des **that** (figure 10 ▲), geste propitiatoire entre tous puisque chaque grain lave un péché et exauce un vœu.



Figures 11

Aussitôt après, c'est la pleine lune du 6ème mois, date importante entre toutes, puisqu'elle vit la naissance, l'illumination et la mort du Bouddha. C'est la fête du **Boun Bang Faï** ou fête des fusées (▲ figures 11). Qui n'a assisté au défilé des fusées et aux danses carnavalesques, frisant, il faut le

dire, la pornographie, ne se doute pas de la ferveur qui, alors, transporte les esprits. Il faut, en ce même jour, voir les pieuses processions, conduisant des **Naga**[7] (▼ figures 12 à 14) à l'ordination ou des bonzes à l'ondoiement ; il faut regarder à l'intérieur des pagodes les hommes et les femmes accroupis, répéter les Saints Commandements et se prosterner dévotement après chaque péroraison du bonze qui prêche. Dehors, certes, la foule crie et les fusées partent dans des explosions de joie populaire, mais il faut comprendre que ce furent ces fusées qui mirent le feu au bûcher du Très Saint, qu'elles sont signe de joie, car aussi bien la mort est la délivrance et le Bouddha ne fut véritablement paravirvané qu'en se consumant dans le feu.
Peu après, c'est le début de la saison des pluies, rappelant aux hommes le prochain recommencement des travaux du cycle agricole.



Figures 12 à 14

Par égard pour mes amis Lao, je voudrais rectifier ici la croyance répandue du « dolce farniente » laotien. Au Laos, l'industrie est encore inexistante ; chacun doit subvenir à tous ses besoins et dans les campagnes, où les villages vivent en pleine autarcie, la division du travail et la spécialisation sont inconnus.
Le Lao forge ou rétame le soc de sa charrue ; c'est lui-même qui en redresse le manche, qui confectionne les brancards et les jougs ; c'est lui qui répare la charrette héritée directement des Khmers d'Angkor et dont la forme n'a pas varié depuis le IIIe siècle ; c'est lui qui fabrique herses et couteaux ; c'est lui qui va dans la forêt chercher les fibres si solides et dont seul il connaît l'essence – dont il fera des cordes pour ses bœufs ou ses buffles ; c'est lui qui en vue des poissons que la pluie rappelle à la vie, doit fabriquer des engins de pêche en bambou, chanvre et ramie. Et c'est encore lui qui répare la toiture qui s'effrite, qui va chercher la paillote de remplacement nécessaire, qui répare le métier à tisser et soigne le buffle malade…
Cependant qu'il faut chercher les repas de chaque jour, qu'il faut encore nourrir les enfants et les bonzes. Or, il n'y a pas de marché au village lao, et domestiques et ouvriers y sont inconnus ; chacun ne peut compter que sur soi-même, tant pour son entretien que pour sa subsistance.
J'ajoute que le Lao considérerait comme un péché de manquer de servir un repas à son bonze ou de ne pas lui offrir le **padèk** (saumure de poisson) des ordinaires misérables.

7 - Les Nak ou naga sont des génies ophidiens. Les Lao leur ont consacré de nombreuses légendes et, dans le calendrier Lao, l'Année du Naga remplace celle du Dragon ***(figures 13)****.*
Le ***naga*** *est souvent utilisé comme élément décoratif, notamment dans les rampes d'escalier de pagode (figure 14), dans les* ***hang lin*** *et dans les faitières de toits de pagode.*

Pour le bonze, il élèvera des poulets et des canards ; les meilleurs fruits et primeurs sont pour le représentant du Bouddha, pour celui qui est la source de tous les mérites entre les morts et les vivants. Faut-il enfin, parodiant La Fontaine, pour faire du Laotien une peinture achevée, outre sa femme, ses enfants et ses moines, invoquer les impôts, les corvées et les travaux de route, les coups de main à donner aux voisins en toutes circonstances, dans l'érection d'une maison comme dans les actes importants des travaux agricoles ?

Voilà bien des travaux dont ne se doutent guère ceux qui accusent notre homme de paresse. Toujours avec le sourire le Lao en vient à bout, se levant avec le coq et rentrant à la nuit. N'a-t-il pas, en compensation, le droit, ainsi qu'il l'affirme, de rester à contempler son riz qui pousse au souffle de la brise, en prenant mille coloris suivant les heures du jour ? N'a-t-il pas, non plus, le droit de rêver parfois à la lune ou de musarder au soleil quand ses provisions sont faites, sa maison réparée et son grenier rempli ?

Mais voici le retour des fêtes des disparus, précédé par une cérémonie grandiose qui met tout le village en émoi. Les hommes en pérégrination ont réintégré les pagodes ; celles-ci sont nettoyées, et aussi les maisons et les ruelles des villages.

En ce début de saison au cours de laquelle, empêché par la pluie, le Bouddha s'était retiré dans le jardin de Jévatana, chacun tient à faire un retour sur soi-même et, comme les Bonzes qui vont hebdomadairement se livrer à la confession générale, ainsi chaque habitant veille sur sa conscience et travaille à son salut.

Je passe sous silence le jour solennel - la pleine lune du 8ème mois - du défilé des cierges et des habits d'offrandes, à l'achat desquels tout le monde a contribué ; mais j'insisterai sur les trois mois de ce carême, ou **Vatna**, pendant lesquels régulièrement, toutes les semaines, chacun vient faire ses offrandes à la pagode, écouter les prônes et pratiquer les huit Commandements :

- ne tuer ni homme ni bête.
- ne pas prendre ce qui est à autrui.
- ne pas toucher à la femme d'un autre.
- ne pas dire ce qui n'est pas vérité.
- ne pas abuser de ce qui peut enivrer.
- ne pas se nourrir l'après-midi.
- ne pas s'orner ni se parfumer.
- ne pas se coucher sur des matelas ou des lits trop hauts.

C'est au cours du carême qu'ont lieu les deux fêtes des morts, le **Ho Khao Pachap Dinh** (fin du 9ème mois) et le **Ho Khao Slak**, à la pleine lune du 10ème mois.

C'est aussi la période la plus digne, celle où les Lao gardent le plus de retenue. C'est le moment des défilés hebdomadaires des hommes et des femmes de tous âges se rendant à la pagode pour entendre le récit monotone des leçons de morale et la relation des vies du **Boddhisatva**.

Fête des morts, débauche d'offrandes ; cigarettes et chiques de bétel, gâteaux et fruits ; depuis longtemps on est allé chercher les uns, depuis longtemps on a confectionné les autres. En vain la gourmandise des enfants pleure-t-elle après tant de bonnes choses. Leurs mères répondant qu'il ne faut pas se servir avant les bonzes et que toutes ces choses excellentes sont destinées à la sœur ou au frère disparu, aux grands oncles et aux grand-pères qui ne sont plus.

Pour comprendre la joie des enfants et la liesse générale de ces deux jours mémorables, il faut se reporter au calendrier chrétien, à Pâques et à Noël. Partout friandises et gâteaux de toutes sortes sont accrochés dans un poudroiement de poussière, il y en a à l'entrée des maisons, dans les pagodes, sur les barrières et même jusque sur les tombeaux…

Le Lao en ces deux jours a suspendu tous les travaux champêtres et, mettant en pratique les Commandements du Parfait, médite sur le sens profond de la vie en se livrant à des occupations anodines.

Puis c'est la sortie du Carême marqué surtout à Vientiane par les courses de pirogues sur le Mékong (figure 15 ▶).



Figure 16

Ensuite vient la fête des reliquaires qui marque l'époque heureuse de la moisson (◀ figure 16), c'est la fête du 3ème mois enfin, pendant laquelle l'homme, libre de tous travaux urgents, se livre sans réserve au plaisir et à la dévotion.

Et le quatrième mois arrive, qui ouvre l'époque de la grande charité, les fêtes du **Phra Vêt** (ou Pravet) (figure 17, page suivante), le **Boddhisatva** qui abandonna sa femme, ses enfants et son cheval. A son exemple, chacun se dépouille et ces fêtes de village n'ont d'équivalent que le **Kan Thin**, au cours duquel on offre aux bonzes des effets d'habillement.

Le Bouddha l'a dit : « La richesse sur terre ne doit être recherchée que juste pour la nourriture de l'individu et les aumônes à faire… à la mort, nul n'emporte avec soi ces biens matériels qu'il serait déraisonnable de trop rechercher ».

Fidèle pratiquant, le Lao se contente de peu et fait beaucoup d'aumônes ; à l'envi, il cite des exemples de justice immanente prouvant que le bien mal acquis ne profite jamais.


ROYAUME DU LAOS
POSTES
32K
DELRIEU
ROYAUME DU LAOS
POSTES
45K
DELRIEU
ROYAUME DU LAOS
POSTES
55K
DELRIEU
ROYAUME DU LAOS
POSTES
10K
DELRIEU
0.014,594

Figure 17

LES BONZES ET LES FIDELES

Mais qui sont donc ces bonzes, si vénérés au Laos ? Ce n'est ni plus ni moins qu'une confrérie de moines ou religieux, vivant selon les règles du **Sangha (**ou Communauté) qui furent établies au Concile bouddhique de Rajagriha, tenu sitôt après la mort du Maître, Concile qui fut présidé par son disciple favori Ananda, lequel a, par ailleurs, de nombreux traits de ressemblance, avec le saint Jean de l'Evangile.

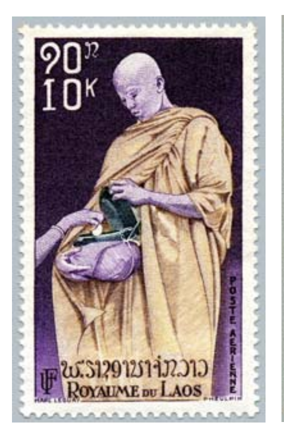


Ces bonzes ne se distinguent des laïcs que par leur tête entièrement rasée ainsi que les sourcils. Leur costume est composé de trois pièces de cotonnade jaune vif. La première est nouée à la ceinture en long pagne, la deuxième tendue en écharpe sur une épaule, la troisième drapée en toge sur la même épaule tandis que l'autre épaule reste nue (figure 18 ▲).
Si les plus vieux, les **Chao houa samret** ont choisi de rester moine jusqu'à la fin de leurs jours, la plupart n'ont pris l'habit que pour un temps plus ou moins long : de tradition, tout Lao se doit de porter la robe jaune au moins quelques mois. Il s'ensuit qu'un Lao, environ sur dix, est moine. Si l'on met à part une élite qui s'adonne à l'étude des textes en pali, la langue sacrée, celle-là même que, paraît-il, parlaient le Bouddha et quelques bons maîtres d'école, la majorité reste formée d'honnêtes campagnards, « qui ont de l'instruction ».
Pour ce qui est des bonzes temporaires, l'échelle des valeurs vaut à peu près celle des militaires du contingent. Il y a un peu de tout : des princes, des fonctionnaires grands ou petits, des paysans, des citadins et des coolies ; il y en a qui sont munis de titres ou de diplômes européens, d'autres qui ne lisent pas sans peine les paroles du Maître. Il y en a qui s'efforcent d'observer strictement la règle, d'autres qui se contentent de ne pas enfreindre les grandes défenses. Il y a même de doux rêveurs qui, dans les régions riches, se tournent les pouces en attendant qu'on les nourrisse. Le monastère ou **Vat** (figure 19, page suivante) est parfois le refuge de pauvres campagnards qui n'ont même pas un lopin de terre - et il n'est pas d'usage au Laos que le paysan se loue - il sert aussi d'abri au citadin chômeur.


Collection Raquez
LAOS - Série C, nº 1
La Pagode de Si-Sa-Ket à Vientiane

Figure 19

Nourri, logé, ne payant pas l'impôt, celui-ci attend, pour quitter la robe, de trouver un emploi de gratte-papier ou de planton. S'il a la possibilité de travailler la terre, il croirait déchoir en le faisant ; il attend une place de bureaucrate, poussant à l'extrême la patience bouddhique, satisfait s'il mange à sa faim. Etant donné le nombre accru des monastères et leur encombrement depuis quelques années, il en est, en effet beaucoup où, malgré la générosité des fidèles, le bonze se serre un peu la ceinture.
Il s'agit donc, en ce qui concerne les bonzes, de savoir distinguer non seulement les moines temporaires mais aussi moines volontaires et moines par nécessité. De toute façon il faut reconnaître qu'une fois rentré à la pagode chacun s'efforce de respecter pour le mieux les règles bouddhiques. Il est vrai aussi que si le Lao a le plus grand respect pour ses bonzes et assure leur subsistance, il les surveille aussi fort étroitement et n'admettrait pas de leur part le moindre manquement à la règle. Le Code Lao est également fort sévère pour les religieux puisque en cas de crime ou délit de leur part, la peine est double de celle d'un laïc et entraîne obligatoirement le dépouillement de l'habit religieux et l'expulsion de la pagode. Pour ne citer qu'un exemple, tout bonze qui aura eu des rapports sexuels avec une femme ou une jeune fille est puni de cinq ans de prison ferme avec la même peine pour sa partenaire.
Le clergé est fortement hiérarchisé. Chaque monastère est sous l'autorité d'un supérieur, le **chao vat** ou **chao atikan** lequel relève d'un chef provincial, le **chao lasakhana** lequel relève à son tour d'un chef suprême, dont le siège est à Vientiane.
Il existe au Laos deux sectes distinctes : la grande secte **Mahonikay** et la petite secte **Thommayut**. Cette dernière, d'origine siamoise et aristocratique, qui prétend revenir à la lettre des vieux textes sacrés au détriment des spéculations métaphysiques se distingue surtout par une admiration sans borne de tout ce qui vient du Siam, une grande vénération de quiconque porte un titre de noblesse et un parfait mépris de la secte traditionnelle **Mahonikay**, « le grand tas », la secte du vulgaire, celle du peuple. A l'heure actuelle, il faut reconnaître que la grande masse est restée fidèle à la secte **Mahonikay** qui constitue la grande masse des bouddhistes Lao.
La religion imprègne entièrement la vie quotidienne du Lao. Tous les jours il se lève au chant du coq. Son riz est cuit à l'appel des gongs annonçant la prochaine quête des bonzes et quand ceux-ci arrivent au village, tout le monde est prêt à remplir leur écuelle de riz bien chaud (figures 20 ▼).





Cependant que ceux qui viennent faire leur première aumône de la journée, font des libations pour attester la déesse de la terre et formuler leur souhait, les domestiques, les vieilles personnes ou la jeune fille de la maison portent à la pagode le repas matinal des bonzes. Sur ces sentiers uniques des villages lao, ils partent en file, s'appelant les uns les autres, le fléau sur l'épaule, ayant accroché, derrière la corbeille de vivres et devant, les paniers de riz. Eux aussi, font acte méritoire et recevront peu après la quotidienne bénédiction traduite ainsi pour Thao Nhouy Abhay :

Gna'Tha : « Les fleuves sont pleins, ils alimentent et remplissent les océans. Ainsi les aumônes que vous faites en ce moment parviendront à ceux qui ne sont plus.
Les récompenses que vous souhaitez, puissent-elles vous être accordées rapidement. Puissent tous vos désirs être exaucés – pleins comme la lune du quinzième jour. Et puissent-ils briller comme la pierre précieuse qui resplendit toujours de son plus brillant éclat ».
Sapphi : « Disparaissent toutes les malignités. Disparaissent les maladies et les fièvres. Disparaissent les dangers. Ayez une longue vie. Seront votre apanage les quatre joyaux de l'enseignement : vieillesse, santé, bonheur, force, à vous qui avez toujours agi avec humilité et douceur à l'égard des vieillards ».

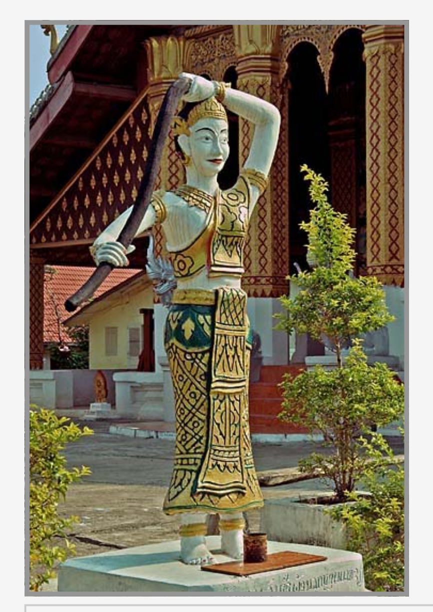
Phavatou Sab : « De par la puissance du Bouddha, de son enseignement et de la Communauté, puissent tous les bonheurs vous échoir. Puissent les divinités vous protéger et puissiez-vous être toujours en bonne santé ».

Alors, eux aussi font la libation, attestant Nang Thorani, la déesse Terre. Ils transmettent leur aumône à ceux qui ne sont plus, leurs morts et les morts errants, sans famille et sans entretien ; ils leur souhaitent de bientôt renaître, demandant pour eux-mêmes une meilleure vie humaine à défaut de la condition suprême d'**arahat**, la condition du Bienheureux qui ne renaîtra qu'avec le futur Bouddha.
Alors, et alors seulement, le laotien prend son petit déjeuner et se rend à ses occupations.
Le soir, à nouveau, avant de se coucher, tout seul ou réuni avec les membres de sa famille, il va fleurir les statues du Maître, sur l'autel placé au haut de sa couche, et réciter la prière par laquelle il place sa confiance et son salut dans le Bouddha, sa doctrine (**Dharma**) et sa Communauté (**Sangha**). Une fois tous les huit jours, il observe, suivant ses possibilités, les cinq ou huit Commandements que nous avons vus plus haut. Ainsi s'écoule la vie du fidèle pratiquant, mais sa ferveur religieuse saisit encore toutes les circonstances pour se manifester : à la naissance, à l'adolescence, au mariage et à la mort.

Si le bonze ne se rend pas dans les maisons aux premiers vagissements d'une vie nouvelle, s'il n'y a pas, chez les Lao, de cérémonies semblables au baptême chrétien, c'est le plus souvent le bonze qui est consulté pour le nom donné à l'enfant. Car le bonze est presque seul à savoir combiner et à faire correspondre les conjonctions des astres, les jours et les heures de la naissance avec les lettres et les syllabes.
Comme les fées des contes européens, seul il sait lire l'avenir dans les menottes et insuffler l'optimisme dans les cœurs des mères ; seul il sait indiquer les remèdes et les mesures à prendre pour assurer bonheur et longévité à l'être nouveau-né.
Avec les petits bijoux offerts par les parents, et que l'on accroche au cou de l'enfant, ou à son poignet, il y a toujours une plaque d'or ou d'argent enroulée, où le bonze a tracé quelques caractères sacrés ou même un **gatha**[8] entier.

L'enfant appartient au bonze. Dès qu'il peut se rendre utile, c'est lui le compagnon de sa mère, lorsque celle-ci s'entretient avec l'image du Bouddha ; c'est lui le **lat** qui présente eau, cigarettes et chiques de bétel, et quand il atteint environ dix ans, il quitte ses parents pour vivre à la pagode au service du bonze devenu son instituteur. En cette occasion, le père dit toujours au Maître : « Faites de lui ce que vous voudrez. Traitez-le (entendez : maltraitez-le) comme il vous plaira, pourvu toutefois que vous ne le rendiez pas infirme ».
Et, en même temps que les lettres de l'alphabet, l'enfant fait son apprentissage de domestique et, inconsciemment ou non, connaît par cœur les **sutra** (ou versets) élémentaires.
L'enfant placé entre les mains du bonze, les parents sont tranquilles, non seulement pour son avenir proche, mais encore pour ses vies futures.
Au Laos, l'honnête homme est celui qui écoute les conseils des bonzes. Le bonze est en effet le gourou dont la parole fait autorité, dont l'avis, même novateur est préféré à la tradition.
Chaque Lao, ainsi, grandit sous le contrôle d'un bonze, son **khrou**[9] qui restera pour lui, même quand il aura quitté la pagode, le guide et l'ami, le consolateur et parfois le confident. Car il ne faut pas oublier que le bonze – et tout Lao l'a été – a servi trois maîtres : le bonze (**oupaja**) qui présida la cérémonie de son ordination et les deux témoins (**kammavacha)** qui répondirent de lui en la même circonstance.

(8)Un ***gatha*** *est un texte religieux, écrit en pâli, réputé porte bonheur. Ce texte est souvent tracé sur une plaque d'or ou d'argent enroulée.*
(9)Son maître.

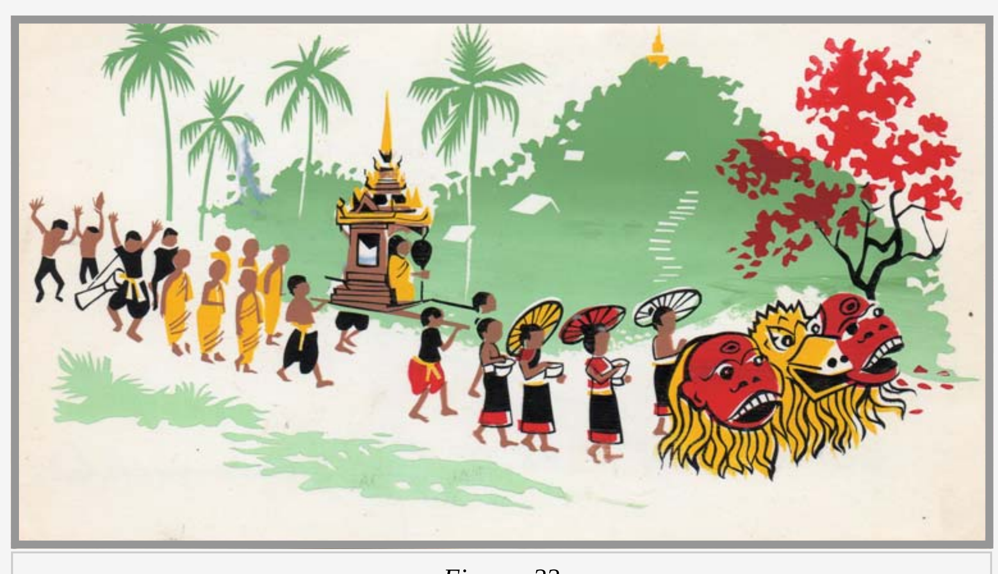



Statues de Nang Thorani à Luang Prabang



Un jeune bonzillon et son khrou





Figures 22

Je passerai sous silence la participation des bonzes au mariage et à la mort, car cela constituerait la matière d'un autre exposé.

Je crois avoir montré comment le Bouddhisme imprègne entièrement le peuple lao, et comme tout gravite dans ce doux pays autour de l'enseignement du Maître, cela se manifeste même dans la conversation. Le mot qu'emploie le Laotien pour se désigner, quand il converse avec un égal est **khoy** et **khanoy** (petit esclave) quand il s'adresse à un supérieur. Dans le langage administratif ou quand il parle à la foule, le Lao emploie le terme **kha phra chao** qui signifie « esclave du Bouddha ».

Le Laotien est profondément pieux. De tout son cœur et de toute son âme, il s'est livré au Bouddha et croit très sincèrement que, tous les jours, il conforme tous les actes de sa vie aux préceptes de celui qui plus jamais ne renaîtra. Mais le Laotien s'est fait un Bouddhisme à son image. Le climat du Laos, la nature aimable et facile, inclinant à la douceur et à la paix, et l'histoire ont conduit le peuple lao à chercher réconfort et consolation au sein d'un bouddhisme tranquille et bon enfant.



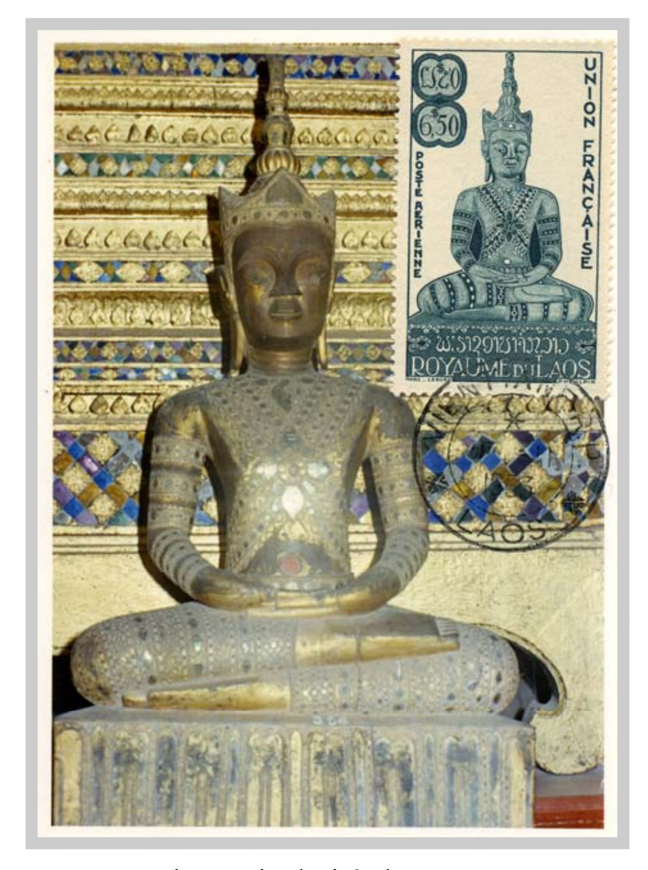
Je ne terminerai pas cet exposé sans mentionner, à côté du Bouddhisme orthodoxe, les croyances héritées de l'ancien fonds thaï et qui gravitent autour du culte des **phi** ou esprits divers de la terre, de l'eau, des rivières et des montagnes… et que le laotien voit partout. Il entremêle d'ailleurs inconsciemment ses croyances avec le Bouddhisme. Il n'est qu'à voir à Luang Prabang, au moment des fêtes du nouvel an la participation des **Phou Gneu Gna Gneu** (◄ figure 21) accompagnés du lion Sing (figures 22), énormes mannequins grotesques représentant les **Ho Tévada Luang** (les grands ancêtres) ou encore les cultes rendus à tous les **Ho phi** ou maisons de génies que l'on trouve partout au Laos.

Cela mériterait aussi un exposé particulier, sinon un livre entier. Le sujet a d'ailleurs été traité par Henri Deydier, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, en ce qui concerne le Nord Laos.

Ce mélange de Bouddhisme et de superstitions animistes ne choque nullement le bon peuple lao qui continue et continuera sans doute encore longtemps à pratiquer la bonne doctrine et le **Dharmaçakraparvatana** du sermon de Bénarès quand, pour la première fois, le Bouddha Gautama fit « tourner la roue de la Loi » pour sauver le monde de la douleur.

LA REPRESENTATION DU BOUDDHA DANS L'ART LAO

Pour un bouddhiste lao, les images du Bouddha, peintes ou sculptées, présentent un caractère sacré. C'est pourquoi la représentation et l'exécution de ces images imposent aux fidèles le respect de tout un ensemble de règles précises.
L'image de Bouddha est définie par des caractéristiques originales, par des attitudes et des gestes plus ou moins codifiés qui sont différents selon les lieux et les époques. C'est ainsi que l'iconographie laotienne, qui a donné naissance à plusieurs timbres de belle facture, distingue plusieurs **mudrâ**[10], mot pali qui signifie « marque, sceau » et qui montre donc l'importance et la signification de chaque attitude du Bienheureux. En voici les principales :



Le Bouddha en **Dhyâna mudrâ** (figure 23 ▶) c'est-à-dire faisant le geste de la méditation, de la concentration mentale. On dit aussi que le Bouddha est dans l'attitude de **samadhi,** le **samadhi** étant le point culminant de la discipline de l'esprit. Le Bouddha est assis à l'indienne, le corps bien droit. Ses deux mains reposent à plat, l'une sur l'autre, dans le giron. Selon la tradition, cette position évoque l'acquisition de l'Eveil, mais, chaque fois que le Bouddha médite, on le représente ainsi.
C'est au cours d'une de ses longues méditations que Bouddha eut l'Illumination qui lui permit d'établir la base de sa doctrine : on naît, on vieillit et on meurt pour renaître, vieillir et mourir encore, indéfiniment…Or, la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la mort est douleur. Le désir n'est-il pas la principale cause de notre douleur ? En tuant le désir qui conduit de naissance en naissance, on empêchera de nouvelles naissances et donc de nouvelles douleurs. Il n'y a qu'un seul moyen pour éteindre le désir, c'est de mener une vie rigoureusement pure.



Figure 24

Le timbre a, en outre, la particularité de nous montrer un Bouddha paré, c'est-à-dire revêtu des insignes de la Royauté terrestre, en particulier de la couronne conique (**mukuta**); de plus, son vêtement est richement décoré. Cette statue en bois laqué, doré et incrusté de pierres précieuses, a une hauteur de 80 centimètres. Elle daterait du XVIIème siècle et aurait été fabriquée au nord Laos. Elle est au Vat Phra Kéo (◀ figure 24) de Vientiane.

Le Bouddha en **Bhûmisparsa mudrâ,** ce qui signifie « le sceau de toucher la terre ». Cela veut dire que le Bouddha prend la terre à témoin. On dit encore que le Bouddha fait le geste de **Mâravijaya** (en lao, **Mâravixay** , victoire sur Mâra, le roi des Enfers). Il s'agit d'une allusion au prodige consacrant la défaite de Mâra. Quatre semaines après l'Illumination de Bouddha, Mâra voulut le tenter et le ramener aux réalités terrestres. Il lui dépêcha donc ses trois filles Concupiscence, Volupté et Inquiétude. Mais, sous le regard de l'Illuminé, elles perdirent leur attrait. Mâra montra

10 - Les mots en gras dans cet article sont d'origine palie (sauf lorsqu'ils sont mentionnés comme étant en lao), langue qui est au Bouddhisme ce que le latin est au Catholicisme.



alors à Bouddha, pour le décourager, l'immensité de la tâche qu'il s'était fixée : jamais Bouddha ne parviendrait à communiquer aux humains la science qu'il venait d'acquérir. Mais, la foi de Bouddha était si forte qu'il toucha la terre de sa main droite afin d'avoir un témoignage. Selon la légende, la Terre apparut, éloigna Mâra et repoussa les démons.
La victoire sur Mâra est un geste qui implique une idée d'imperturbabilité. La main droite, allongée vers le bas sur sa cuisse droite, effleure le siège de l'extrémité de ses doigts tandis que la main gauche repose dans le giron. C'est sans doute la position du Bouddha la plus répandue dans l'iconographie lao (figure 25 ▲)



Le Bouddha appelant la pluie (en lao, **hiek fone**) tel qu'il est représenté sur les figures 26. Cette statue en bronze, d'une hauteur de 2,10 mètres, est également au Vat Phra Kéo. Elle daterait du XVIIème ou du XVIIIème siècle. Le Bouddha est debout, les bras tendus le long du corps, la paume des mains tournée vers l'intérieur.



◀ ▶
Figures 26

Le Bouddha en **Abhaya mudrâ** (figures 27). La position signifie que Bouddha n'éprouve aucune crainte (a privatif et **bhaya,** peur, crainte, péril), par exemple lors de l'assaut des armées de mâra. Elle peut également vouloir dire que le Bouddha apaise, calme, par exemple la querelle entre les Kaliya et les Sâkya. Selon une autre interprétation, le Bouddha calmerait la tempête. Il s'agirait, alors, d'un des 77 miracles que la légende lui attribue.
Le bouddha est debout, les avant-bras pliés à l'horizontale ; les mains sont présentées paumes en avant, doigts étendus et dirigés vers le haut.

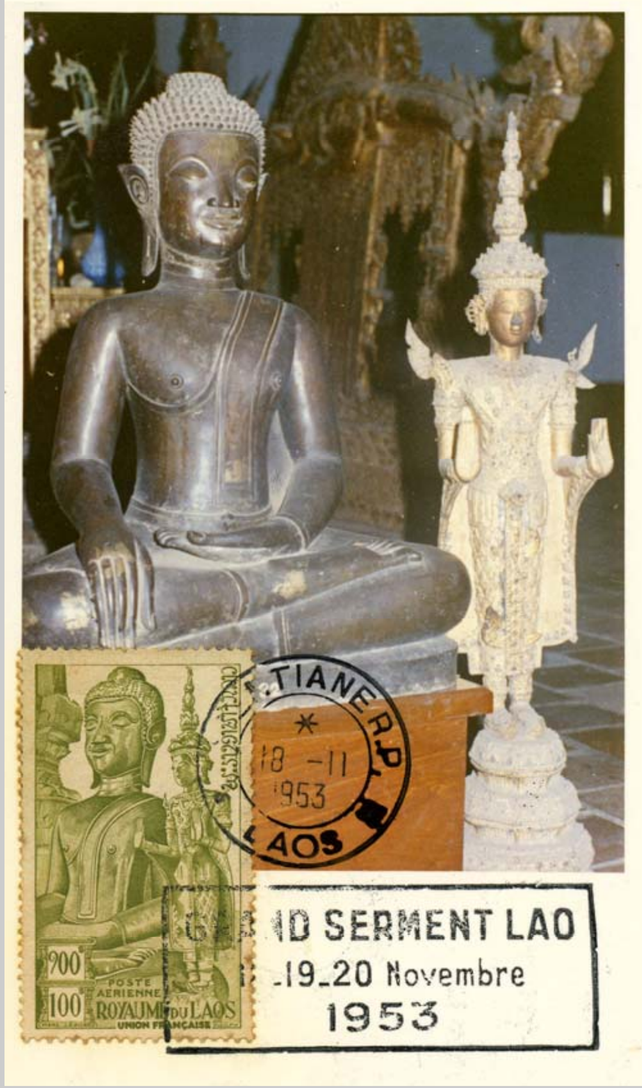






Figures 27.
*Épreuve de luxe (en haut), timbre et souvenir philatélique du timbre sur le Bouddha en **Abhaya mudrâ**.*







Figures 30.
Épreuve de luxe (en haut), timbre et souvenir philatélique du timbre sur le Bouddha en **Bhûmisparsa mudrâ** *et en* **Dhyâna mudrâ**.



Le Bouddha couché ou en **Mahâparinirvâna** (figure 28 ▲), au moment de sa mort lorsqu'il atteint le **nirvâna**. Remarquons que, sur cette statue, comme sur toutes celles représentant le Bouddha couché, les vêtements ne sont pas soumis à la pesanteur, la robe étant horizontale. Il ne s'agit pas d'une erreur de l'artiste. Ce dernier pense, en effet, qu'un Bouddha ne subit pas les mêmes contraintes qu'un religieux ordinaire.

Cette statue en bronze a été fondue en 1569 sur l'ordre du Roi Sayasetthathirath (figure 29 ▶). Elle a figuré en bonne place dans la section laotienne du Pavillon de l'Indochine à l'Exposition Coloniale de Paris en 1931. En 1952, elle a été replacée à l'intérieur de la chapelle rouge dans l'enceinte du Vat Xieng Thong[11] de Louang Prabang.



Signalons enfin que le timbre des figures 30 représente deux statues de Bouddha. La première, en **Bhûmisparsa mudrâ,** est au Vat Phra Kéo de Vientiane tandis que la seconde, **en Dhyâna mudrâ** est au Vat Sisaket de la même ville[12]. Elles avaient été réunies pour les besoins de la photo afin de réaliser la carte maximum.

11 - A de nombreuses reprises, les postes lao ont émis des timbres consacrés à ce monastère qui a été étudié plusieurs fois dans PHILAO.

12 - La bibliothèque de cette pagode figure sur une belle série de timbres taxe.

QUELQUES LIEUX DE CULTE

Quand on parle de lieu de culte, on pense tout de suite à la pagode (au **vat**). Mais au Laos, le **vat** est bien autre chose. « …comme l'église paroissiale dans l'Europe médiévale, le **vat** n'est pas seulement le symbole de la collectivité, mais aussi le centre de la vie collective » (Georges Condominas)[13].

Le **vat** (pagode ou monastère) est un ensemble architectural complexe centré sur le **vihan**[14] **(**sanctuaire) qu'entourent des **that** ou **stupa** à caractère votif ou funéraire, des **ho** (autels), des **chedi** (chapelles), des **ho tay** (bibliothèques), un (ou plusieurs) puit(s), le **koutti** (logement des moines), la (ou les) **sala** (salle de réunion), des banyans sacrés…

C'est le village, ou le quartier, qui construit le monastère, mais, très rapidement, il s'identifie à lui[15].

Le Vat Xieng Thong de Luang Prabang



Située à proximité du confluent du Mékong et de la Nam Khane, cette pagode est sans doute une des plus belles de toute l'Asie du sud-est. Depuis l'inscription par l'UNESCO de Luang Prabang au patrimoine mondial de l'humanité, cette ville est de plus en plus visitée par les touristes, ce qui nuit un peu à son atmosphère paisible légendaire, mais n'altère en rien sa beauté et son charme.

La pagode de Xieng Thong ayant été étudiée à plusieurs reprises dans PHILAO[16], nous nous contenterons, ici, d'en donner une brève description :

Le Vat Xieng Thong a été construit en 1560 par le Roi Sayasetthathirath (figure 31 ▶). C'est dans cette pagode que le futur Deo Van tri, chef des pavillons noirs, fit ses études de bonzillon. C'est pour cette raison que cette pagode fut épargnée par l'incendie qui, en 1877, accompagna le sac de la ville par les dits pavillons noirs.

---

13 - Georges Condominas a été professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ». C'était un spécialiste de l'Asie du sud-est.

*14 - Ce terme vient du pâli **vihara**. Dans la région de Vientiane, on utilise plutôt le mot **sim** qui vient du pâli **sima** (la limite).*

15 - C'est ainsi qu'un de mes étudiants m'a dit habiter Ban Si Muong (c'est-à-dire au village de Si Muong). En fait, il habitait près de la pagode de Si Muong située pourtant en plein centre de Vientiane.

16 - Voir notamment les numéros 16, 17, 23 et 24.





Figures 32

Le Vat Xieng Thong est également le siège du « diocèse » de Luang Prabang.
Le Vat Xieng Thong est enfin un des hauts lieux du **Pi May**, le Nouvel An lao. C'est en effet dans ce monastère, le deuxième jour du **Pi May,** qu'ont lieu l'arrosage rituel des images de Bouddha (figures 32) et la danse sacrée des **Pou Gneu Gna Gneu** (figure 33 ▼).





Le sanctuaire (figure 34 ▶) est un magnifique édifice dans le plus pur style de Luang prabang : toiture de structure assez complexe à plans superposés, façade dorée à fond rouge, piliers carrés à décor doré au pochoir. La façade extérieure arrière est occupée par une représentation de l'arbre **kok thong** (figure 35). Selon certaines traditions, c'est cette représentation qui aurait donné son nom au monastère. Il s'agit d'une mosaïque réalisée en verres de couleur incrustés dans le revêtement du mur.

La chapelle rouge (figure 36) est située à droite du sanctuaire principal lorsqu'on regarde l'arbre **kok thong**. C'est un merveilleux petit édifice de forme parallélépipédique dont les quatre murs ont été ornés en 1957 de mosaïques à fond rouge à l'occasion du 2500ème anniversaire de la naissance de Bouddha. Cette petite chapelle abrite l'une des très rares statues laotiennes en bronze du Bouddha couché en **nirvâna** (figure 37).



La chapelle du char funéraire est située immédiatement sur la droite lorsqu'on pénètre dans le monastère par la porte est. C'est un édifice merveilleux, entièrement doré, bâti dans le style de Xieng Khouang. Sa construction a commencé en 1962. A l'intérieur de cette chapelle sont conservés non seulement le char funéraire de S.M. Sisavang Vong mais également de nombreuses reliques ayant appartenu à la famille royale. Le char, en bois sculpté et doré, possède un dais sous lequel se trouve l'urne funéraire à douze face du défunt souverain auprès de laquelle on a, postérieurement, déposé les urnes à huit faces des défuntes reines (figure 38 ▶).



Figure 35



Figures 36 et 37



La décoration extérieure de la chapelle est d'une richesse inouïe : entièrement en bois sculpté et doré, les panneaux racontent la légende de Rama. Les principaux épisodes du Ramayana sont aisément reconnaissables, en particulier celui de la « biche d'or » et celui du jugement de Sita par le feu. Le tympan droit représente le combat du vautour Satayout contre le ravisseur de Sita.

Le Vat Ho Phra Kéo de Vientiane

Le Vat Ho Phra Kéo (figure 39 ▶) ou, plus simplement, le Vat Phra Kéo de Vientiane est, comme son nom l'indique, un **vat ho** c'est-à-dire un monastère-palais. Il a été, en effet, le monastère-palais du Bouddha d'émeraude, le second palladium du Royaume[17]. Il s'agit d'une statue en jade vert (et non en émeraude) représentant un Bouddha en **Dhyâna mudrâ** c'est-à-dire assis dans l'attitude de la méditation.



Ce Bouddha est originaire de Xieng May, dans le nord-est de la Thaïlande. En 1548, l'aristocratie de cette ville en fait don à Setthathirath en souvenir de son règne éphémère sur la région. Lorsque Setthathirath transporte sa capitale de Luang Phra Bang à Vientiane, il laisse le Phra Bang dans l'ancienne capitale à laquelle le premier palladium a donné son nom et il emporte le Bouddha d'émeraude à Vientiane. En 1566, cette statue est installée solennellement au Vat Phra Kéo construit spécialement pour l'abriter.
Malheureusement, en 1779, les armées siamoises récupèrent le Bouddha d'émeraude et l'emportent à Bangkok, dans un autre Vat Ho Phra Kéo où on peut encore l'admirer aujourd'hui.
En 1828, le règne de Chao Anou se termine par un désastre : la ville de Vientiane est complètement pillée par les Siamois et le Vat Phra Kéo n'échappe pas à la ruine. Ses pans de murs calcinés sont petit à petit envahis par la végétation.
Il faudra attendre plus d'un siècle pour le voir revivre. En effet, vers 1936, les autorités françaises décident de le restaurer et la direction des travaux est confiée au Prince Souvannah Phouma qui vient de terminer ses études d'Ingénieur des Travaux Publics. En fait, il s'agit plutôt d'une reconstruction sur le modèle exact de l'ancien temple que d'une restauration. L'inauguration solennelle du nouveau temple a lieu en 1942.
Aujourd'hui, le Vat Phra Kéo nest plus un lieu de culte mais un musée d'art religieux renfermant notamment de nombreuses statues de Bouddha (voir chapitre précédent).

Le Vat Phou de Champassak

Le **Vat Phou** (temple de la montagne) est situé à huit kilomètres de Champassak, au milieu d'un paysage montagneux très pittoresque. En arrivant par la route, on trouve tout d'abord un grand bassin rectangulaire de 600 mètres de long (dans le sens est-ouest) sur 200 mètres de large (dans le sens sud-nord).
Le bord ouest de ce bassin jouxte une grande terrasse en pierres dans l'axe de laquelle une chaussée mène au monument principal. A mi-chemin, on parvient à une esplanade sur laquelle se dressent deux corps de bâtiments, l'un au sud, l'autre au nord (figures 40 et 41). Ces bâtiments ont été construits par les Khmers autour du Xème siècle de notre ère. A cette époque, le centre géographique du Royaume Khmer était situé dans la région de Champassak.

---

17 - Le premier palladium est le ***Phra Bang***

No.01010

ວັດພູ ພ້ອມພື້ນທີ່ບູຮານ ຈຳປາສັກ
Vat Phou and Associated Ancient Settlements within Champasak Cultural Landscape

ສປປ ລາວ • LAO PDR

10000K







Figures 40 et 41

La chaussée qui passe entre les deux palais se poursuit par une avenue d'une centaine de mètres de long, bordée, de chaque côté, par des constructions en maçonnerie qui servaient d'abri aux pèlerins.
On arrive alors à une terrasse maçonnée en grès. Une chaussée en pente, bordée de frangipaniers centenaires, conduit à une seconde terrasse, plus petite. Enfin, une série de gradins et un escalier central permettent d'accéder à la galerie supérieure sur laquelle est érigé le bâtiment principal, le temple sanctuaire.
Un système de rigoles permettait de recueillir l'eau d'une source sortant de la montagne et la déversait sur un linga, à l'intérieur du sanctuaire. Cette eau, arrosant l'image du dieu, accordait ainsi au temple un caractère sacré. C'est pourquoi, de nombreux pèlerinages étaient effectués sur ce site.
Il est également probable que des sacrifices humains furent organisés au sommet de la montagne. Plus tard, les sacrifices humains furent remplacés par le sacrifice du buffle. Le sang d'un buffle valant celui d'un homme, un animal suffisait à se concilier l'esprit du génie protecteur. Cette cérémonie se déroulait le quatrième jour de la lune croissante du sixième mois. Aux premières lueurs du jour, l'exécuteur s'activait autour de l'animal préalablement immobilisé. Il lui tranchait les jarrets avec un couteau, puis, à l'aide d'une hache, il lui faisait une large plaie derrière la nuque. Le sang qui s'écoulait était immédiatement recueilli dans des bols et offerts aux génies protecteurs.
Aujourd'hui, ce sont des fêtes religieuses et des pèlerinages bouddhiques qui se déroulent à **Vat Phou.** Cependant, l'état du site s'est bien détérioré. C'est pourquoi des travaux de restauration sont effectués avec l'aide de L'UNESCO et du Programme des Nations Unies pour le Développement. Un musée destiné à abriter les pièces les plus fragiles du **Vat Phou** devrait également être construit.

Le That Luang de Vientiane

C'est sans doute le monument le plus emblématique du Laos. Il figure sur quatre timbres d'Indochine et sur plusieurs dizaine d'autres émis par le Royaume du Laos et par la RDPL. On le rencontre également sur des timbres de Birmanie, du Vietnam et des Etats Unis (ces derniers étant des timbres privés mais ayant pouvoir d'affranchissement).

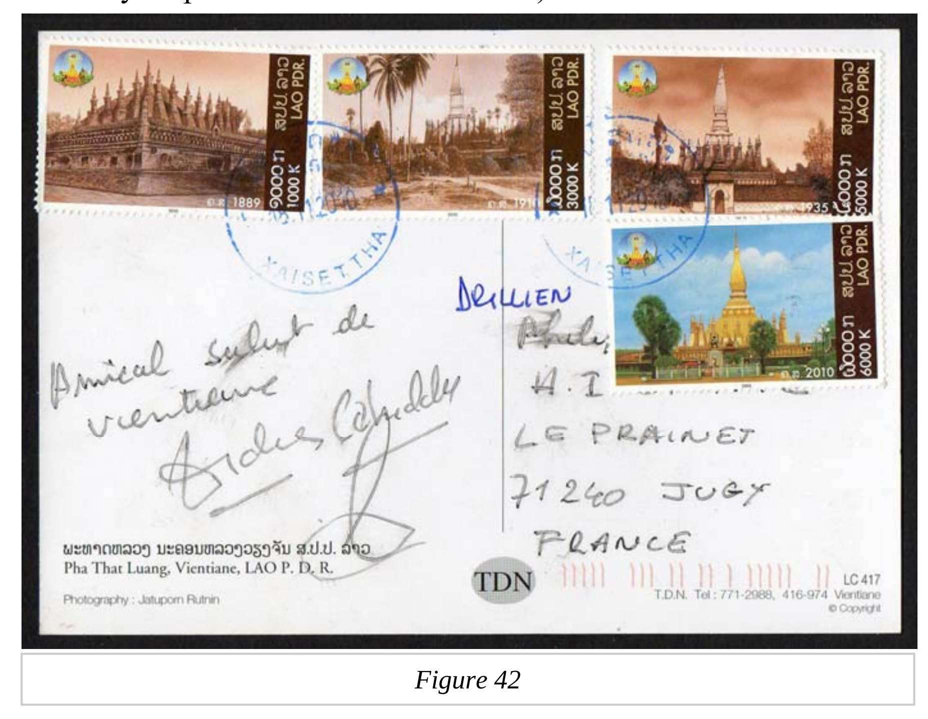


Figure 42

Les données archéologiques que l'on possède sur ce monument sont peu nombreuses et il faut recourir aux textes légendaires pour en établir l'origine. Comme la plupart des monuments votifs du monde bouddhique, il a été élevé à la mémoire du Maître, le Bouddha.
D'après la légende, il aurait été fondé par Asoka lui-même au IIIème siècle avant Jésus-Christ et contiendrait une relique (un cheveu, un fragment d'os iliaque ?). Il aurait ensuite été agrandi au VIème siècle de notre ère. Vers le XIIème siècle, ce reliquaire est transformé en **that**.
A partir du règne de Setthathirath (1548-1571), le That Luang prend sa forme « définitive » actuelle et son histoire est intimement liée à celle de Vientiane. Il est le reliquaire national, symbole de l'unité du pays et l'on y célèbre à la fois le Bouddha, fondateur de la religion, et Setthathirath, bâtisseur du monument et véritable fondateur de la grandeur lao.
Au XIXème siècle, la ville de Vientiane est pillée par les Siamois, puis par les Pavillons noirs si bien que Pavie ne découvre plus qu'une masse en ruines à demi enfouie dans la jungle (ce qui n'est pas évident sur le premier timbre de la figure 42 qui représenté le **that** en 1889).
En 1896, la foudre tombe sur la pointe du **that** qui s'effondre. Monsieur Morin, le résident français de l'époque, fait remplacer le gracieux bulbe de Setthathirath par une « construction bâtarde » (Parmentier) bien visible sur les timbres d'Indochine précités et sur le deuxième timbre de la figure 42).
Heureusement, de 1930 à 1935, sous la direction de Fontberteaux, architecte de L'Ecole Française d'Extrême Orient, le **that** est restauré et la « construction bâtarde » de Morin est abattue et remplacée par une réplique exacte du bulbe de Setthathirath, réplique rendue possible par les croquis effectués par Delaporte[18] soixante cinq ans plus tôt (troisième timbre de la figure 42).



Aujourd'hui, le **that** a été entièrement redoré (figure 43) et a retrouvé son éclat d'antan. C'est toujours un lieu de culte (◀ figure 44) et de pèlerinage important, notamment à l'époque des fêtes du **That Luang** (quand vient le quinzième jour de la lune croissante du douzième mois), mais c'est également un but de visite pour d'innombrables touristes lao et étrangers.



Figure 43

18 - Delaporte était le dessinateur de la mission Doudard de Lagrée-Francis Garnier

Le That Ing Hang de Savannakhet

Ce monument (figure 45) n'est pas situé à Savannakhet même mais à une quinzaine de kilomètres de la ville, sur la route de Séno.

> [19]*Il est constitué de trois masses carrées posées l'une sur l'autre, de sept mètres de côté à la base, surmontées par un de ces clochetons à gros ventre. La pointe du clocheton culmine à une quinzaine de mètres.*
> *Une ouverture taillée droit permet de pénétrer dans un réduit voûté par encorbellement où gisent des idoles sans caractères. Tout autre est la porte en bois massif avec ses sculptures hindoues, tout autre le décor polychrome de poteries vernissées en assez bon état, encadrant les sculptures remarquables qui garnissent les faces du monument. Dans une niche, figure une jolie statuette de Bouddha éblouissant d'or sous les rayons du soleil.*



Figure 45

Le **That Ing Hang** aurait été construit en 143 avant Jésus-Christ, 400 ans après la mort de Bouddha. Il a été restauré sous le règne du roi Phothisarath dans le style du Lane Xang.
De nombreux archéologues lao pensent qu'il est de style lao antique datant de l'époque de Setthathirath car la porte est faite dans le style de cette époque. Le roi Setthathirath, après avoir transféré sa capitale de Luang Phra Bang à Vientiane fit restaurer le **That Ing Hang** en construisant un nouveau **that** sur celui de l'ancien.
La fête du **That Ing Hang** voit chaque année affluer un nombre important de fidèles. Elle a lieu du 13ème au 15ème jour de la lune croissante du 3ème mois.

La bibliothèque du Vat Sisaket.

Une bibliothèque (**ho tay**) n'est pas un lieu de culte à proprement parler, mais elle est étroitement liée au culte puisqu'on y trouve de nombreux ouvrages de prière, souvent écrits sur des feuilles de latanier.
La bibliothèque du Vat Sisaket (figure 46 ▶) est située à Vientiane, au début de l'avenue Lane Xang, à droite lorsqu'on regarde le monument de la victoire. Elle figure sur la première série de timbres taxe. Elle a peut-être été construite au début du XIXème siècle, en même temps que le monastère.
C'est un édicule de plan carré entouré d'une minuscule galerie dont le toit en appentis repose sur des piliers. Le soubassement assez élevé est ajouré de baies en arc brisé. La couverture, typique de Birmanie, est très importante. Elle comporte quatre étages et un couronnement. A chaque étage et sur chaque face, le toit se relève, dans l'axe, pour former pignon.



19 - *Les lignes qui suivent (en italique) ont été rédigées d'après les notes de Raquez qui a visité le site en janvier 1900*

LES LEGENDES LIEES AU BOUDDHISME LAO

Nombreuses sont les légendes relatives au Bouddhisme. Nous nous contenterons d'en raconter quelques unes ayant été illustrées par des timbres.

La légende de Pravet Sandone (ou Phra Vét Sandone)

La légende de Pravet Sandone (figures 47 ▼) est le récit d'une des très nombreuses vies antérieures de Bouddha. La vie de Pravet n'est pas sans rappeler celle de Job, dans l'Ancien Testament.
Pravet Sandone était prince héritier. Il avait pour épouse Maty qui lui avait donné deux charmants enfants.







Un jour, Pravet donna l'éléphant blanc sacré de son pays à un pays voisin qui était dans le malheur depuis sept années, suite à une grande sécheresse. Ce don était censé amener la pluie qui arriva bientôt et sauva le pays de la disette.
Le Roi, père de Pravet Sandone, ayant appris le don de l'éléphant sacré, fut fort courroucé et chassa de son palais l'enfant prodigue. Pravet s'enfuit donc dans la forêt, emmenant avec lui sa femme, ses deux enfants, ses deux chevaux et sa charrette (figure 48 ▶).



Au hasard de son parcours, il faisait le bien, donnant ici et là tout ce qu'il possédait : les objets qu'il avait emportés, sa charrette, ses deux chevaux…
Mais les mendiants, au su de sa générosité, le poursuivirent et le dépouillèrent de tout. Il ne lui resta rien, hormis sa femme et ses deux enfants.
C'est alors que deux mendiants, Phame et son épouse Amittatta, décidèrent d'enlever les enfants de Pravet Sandone et parvinrent à leurs fins.
Puis Dieu, voulant éprouver Pravet Sandone, lui apparut bientôt après avoir pris forme humaine et lui demanda de lui donner sa femme. Sans hésiter, Pravet lui fit ce don.
Dans le même temps, le mendiant Phame et son épouse Amittatta rentrèrent dans la ville avec les deux enfants enlevés. Le Roi, les ayant aperçus et ayant reconnu ses petits enfants, comprend alors que son fils Pravet Sandone, n'avait pas hésité à se dépouiller pour faire le bien.
Il fait donc arrêter les deux mendiants, pardonne à son fils et le fait revenir dans son pays où il régna à la mort du Roi.

La légende de Nang Thorani

Mâra, le diable, se rendant compte que Bouddha échappait à son contrôle, voulut lui enlever son trône d'émeraude. Il envoya ses cinq filles[20], magnifiquement parées et parfumées, afin de le séduire, mais celles-ci se retirèrent, confuses et honteuses, soudainement vieillies et ridées.
C'est alors que Mâra prépara cinq armées pour vaincre Bouddha, l'accusant de s'être emparé du trône d'émeraude. Nang Thorani, déesse de la Terre, se présenta alors devant Mâra, sur un signe de Bouddha. Tordant ses cheveux tressés, elle en fit sortir l'eau, goutte à goutte, sur la terre. Cette eau se transforma en mers et océans qui engendrèrent toutes sortes de monstres et de reptiles : les armées de Mâra furent décimées et détruites.
Grâce à Nang Thorani, Bouddha put se maintenir sur son trône d'émeraude.
Cette attitude de Nang Thorani est un geste d'entraide et de lutte contre le mal. C'est pourquoi elle a été choisie pour figurer sur un timbre-poste célébrant le vingt-cinquième anniversaire de l'ONU (figure 49 ▶). Ce timbre représente le Palais de l'ONU (surmonté également de l'emblème des Nations unies) et Nang Thorani, déesse de la Terre. Il s'agirait de la reproduction de la statue en ciment du Vat Khily de Luang Prabang.



Des statues de Nang Thorani sont souvent représentées dans les cours de pagode laotienne… Rien qu'à Luang prabang, il en existe au moins cinq autres, au vat Aphay, au vat Ho Xieng, au Vat Maha That, au Vat Meun Na et au Vat That Luang. Le Vat Chom Kao de Houey Say en possède également une. J'ai même appris récemment que deux autres (au moins) ont été construites au Texas, mais cette liste est loin d'être exhaustive.

La légende du Bouddha prêchant la paix (Bouddha marchant)

La disette sévissait en Inde où deux cités voisines, Kabinlaphat et Thévathala se disputaient l'eau de la rivière Lohini pour irriguer les rizières. La dispute dégénérait en guerre meurtrière. Bouddha l'ayant appris, fort contrarié de cette lutte entre deux peuples frères (l'un parent de son père, l'autre de sa mère), survint et dit : « D'après vous, entre l'homme et l'eau, qui est le plus précieux ? » La réponse fut unanime « l'homme ». Bouddha, prêchant alors la paix, ramena le calme et la concorde. « Ne vous entre-tuez pas, partagez cette eau, même insuffisante. » Et les deux peuples, devenus raisonnables, s'entendirent ».
A l'occasion du XXVème anniversaire de l'ONU, les Postes lao se sont servi de cette légende pour créer deux timbres à motif unique (figures 50 ▶) symbolisant la paix entre les peuples.
Le Bouddha est debout, la main gauche le long du corps tandis que son avant bras droit est levé vers le ciel, la paume tournée vers l'avant.





20 - Selon une autre source, Mâra a envoyé ses trois filles (voir chapitre sur la représentation du Bouddha…)

L’origine du calendrier « chinois ».

Le cycle des douze animaux, qui est commun aux calendriers de nombreux pays d’Asie, est bien antérieur à Bouddha. Cependant, selon une légende ce serait Bouddha qui en serait à l’origine.
A la veille de sa mort, Bouddha aurait invité tous les animaux de la création à une grande fête. Seuls 12 animaux auraient répondu à son appel. C’est pourquoi, ils ont l’honneur de figurer dans le calendrier.
Sur cette épreuve de luxe (figure 51) d’un timbre émis en 1975, pour célébrer l’Année du Lièvre **Pi Tho,** un astrologue, **mo dou**, nous les fait découvrir : ce sont, de gauche à droite et de haut en bas :

- le Rat **(souat**)
- le Buffle ou le bœuf (**salou**)
- le Tigre (**khan**)
- le Lièvre (**tho**)
- le Naga (**malong**)
- le Serpent (**maséng**)
- le Cheval (**mamia**)
- la Chèvre (**mamè**)
- le Singe (**vok**)
- le Coq (**laka**)
- le Chien (**tio**)
- le Porc (**koun**).

Les postes Lao ont émis des timbres en l’honneur de ces 12 animaux mais elles avaient été précédées par Hong Kong, le Japon, Ryu Kyu, les deux Corée, les deux Chine… Aujourd’hui, des dizaines de pays émettent, plus ou moins régulièrement, des timbres sur ce sujet. On en compte plusieurs centaines qui peuvent faire l’objet d’une thématique intéressante.

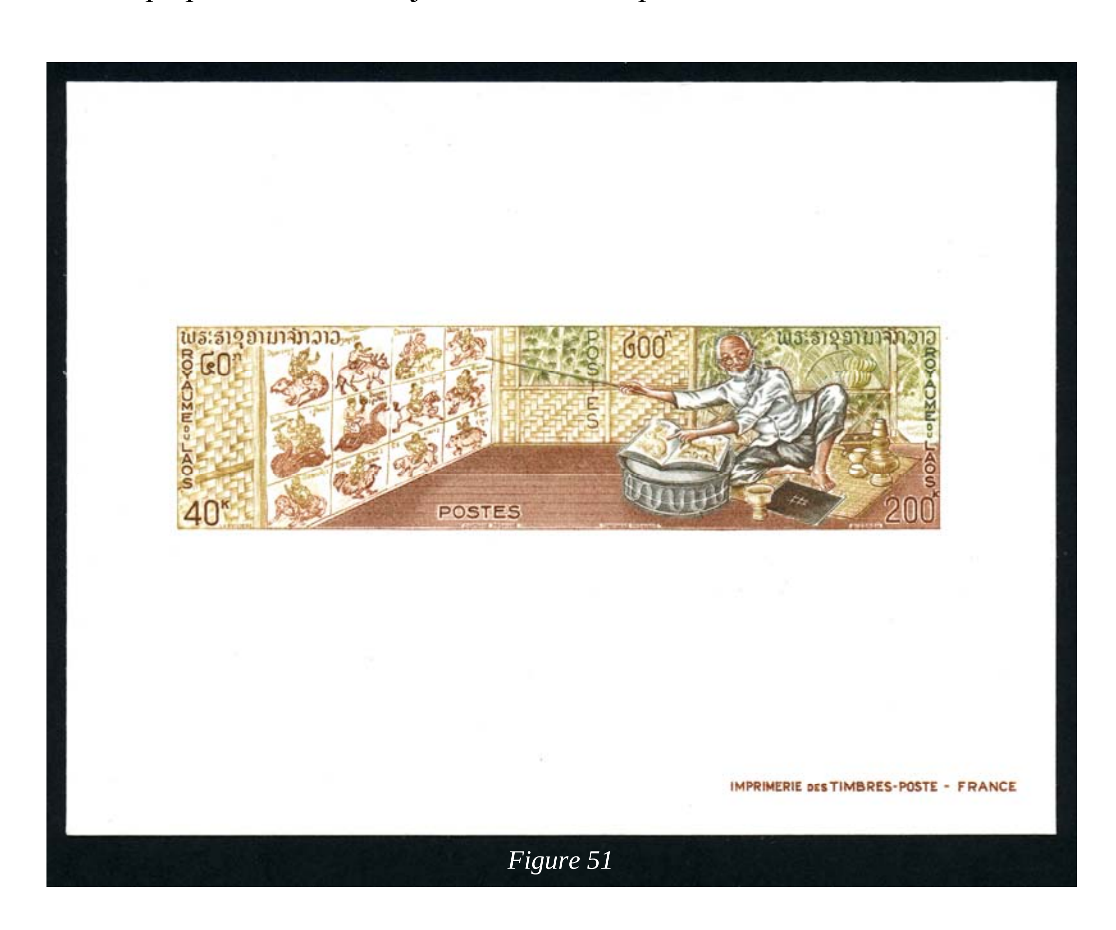


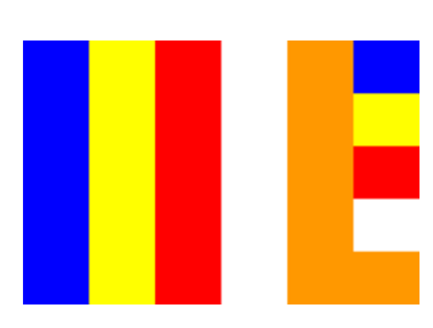
Figure 51

LES OBJETS LIES AU CULTE

Pour terminer cette étude, il me parait intéressant de citer quelques objets liés au culte, même si les pièces philatéliques qui s'y rapportent sont relativement rares.

Le drapeau bouddhique

C'est au Sri-Lanka, à la fin du XIXe siècle, que le drapeau bouddhique fut inventé. Il est l'oeuvre d'un Occidental, le colonel Olcott. Colonel en retraite de l'armée américaine, Olcott avait découvert le bouddhisme lors du premier "Parlement International des Religions" qui s'était tenu à San Francisco. Profondément impressionné par la doctrine bouddhiste, il se rendit à Ceylan (actuel Sri-Lanka) dans les années 1880. Il y développa une intense activité pro-bouddhique, aidant les laïcs cinghalais dans leur lutte contre la tutelle coloniale des Britanniques...
Le drapeau bouddhique joua ainsi un rôle non négligeable comme signe de reconnaissance de la nouvelle communauté bouddhiste cinghalaise nationaliste !
Ce n'est que le 26 mai 1950 qu'il sera finalement adopté à l'unanimité par vingt-six délégations représentant l'ensemble des communautés bouddhistes asiatiques, lors d'un rassemblement œcuménique à Colombo (capitale du Sri-Lanka). Il est depuis lors largement utilisé dans tous les pays bouddhistes.



Les six couleurs qui le composent (◀ figure 52) rappellent la symbolique de l'arc-en-ciel... L'arc-en-ciel, pont entre le monde terrestre et céleste, est aussi une représentation symbolique de l'unité dans la diversité et, par là-même, symbole de tolérance.
Les couleurs des six bandes qui le composent, cependant, ne reprennent pas les tonalités de l'arc-en-ciel mais celles traditionnellement associées à l'aura du Bouddha : bleu, jaune clair, rouge, blanc et orangé, la sixième bande étant la réunion des cinq couleurs précédentes.
Suivant les enseignements Bouddhiques ces cinq couleurs représentent cinq sources de perfectionnement indispensables à la pratique bouddhique :

- la couleur bleue est le symbole de la méditation
- la couleur jaune clair symbolise la "pensée juste"
- la couleur rouge représente l'énergie spirituelle
- la couleur blanche est celle de la "foi sereine"
- la couleur orangée, symbole de l'intelligence, est un composé des quatre couleurs précédentes, tout comme l'intelligence est considérée comme la synthèse des qualités que ces couleurs symbolisent.
- la sixième bande, enfin, est l'association des cinq précédentes et symbolise ainsi la non-discrimination.

Chaque couleur correspond également à un fait des vies antérieures du Bienheureux.

- 1- Le Bleu : le **Boddhisattva** (futur Bouddha) naquit en tant que roi Sri Bhirah et fit don de ses yeux à Indra (Dieu Suprême) qui prit l'aspect d'un brahmane (1ère caste dans la hiérarchie hindouiste).
- 2- Le Jaune : le **Boddhisattva** nommé Vini Pandita, sacrifia sa propre chair à Indra qui avait pris l'aspect d'un géant orfèvre, afin qu'il en fasse des feuilles d'or pour couvrir la statue du Bouddha.
- 3- Le Rouge : un jour, un serpent venimeux mordit la mère du **Boddhisattva**, Botum Manob. Alors, le **Boddhisattva** s'arracha le cœur et en fit des médicaments pour la guérir.

- 4- Le Blanc : le **Boddhisattva**, Sri Vessantara (Phra Vêt), donna son éléphant blanc aux habitants d'un autre pays pour les soulager de la famine, car la présence de cet éléphant apporta la pluie.
- 5- L'Orange : le **Boddhisattva**, Vicathara, fit don de sa chair à un géant en échange de la vie de sa mère.
- 6- L'Eclat du diamant (mélange des cinq précédents couleurs) : parmi ses vies antérieures, le Boddhisattva incarna la vie d'un lapin, Soma Pandita, et éprouva le besoin de faire un grand don. Alors, Indra l'aida à réaliser son vœu. Il se transforma en un vieux brahmane affamé ; ce qui permit au **Boddhisattva** de faire don de sa vie comme nourriture à l'attention du vieux brahmane.

Curieusement, le drapeau bouddhique ne figure sur aucun timbre du Laos et sur aucune carte postale ancienne. J'ai cependant trouvé dans mes photos personnelles ce drapeau représenté, en compagnie de celui de la RDPL, sur la pancarte d'entrée du Vat Manorom (figure 53 ▶)



La roue de la Loi.[21]

La roue est un symbole solaire particulièrement présent dans les images bouddhiques. Bien avant de s'illustrer dans ce contexte, elle fut en Inde associée au dieu Vishnu, garant de la stabilité et de la continuité de l'ordre cosmique. Elle fut aussi très tôt désignée comme l'emblème le plus précieux du monarque universel, s'imposant comme symbole de gloire et d'autorité, de puissance liée une fois encore à la pérennité de l'ordre et du mouvement du monde.
Le **dharma-cakra** est la roue de la Loi, la roue du **Dharma**. Le **Dharma** désigne communément pour les bouddhistes l'ensemble des enseignements du Bouddha. Il désigne ainsi ce qu'est la sagesse, la discipline mentale et la conduite éthique. La notion de **dharma** recouvre aussi l'ensemble des phénomènes et la chaîne des causes et des effets qui régit leurs interactions dans le cycle du **samsâra** : le cycle ininterrompu des renaissances. Plus largement encore, le **Dharma** désigne la notion de réalité ultime qui s'impose par delà l'erreur des perceptions coutumières.
Lorsque après avoir atteint l'Eveil Shakyâmuni décida de transmettre son expérience, d'enseigner les vérités qu'il avait formulées, il mit en marche la roue de la Loi. Il initia une nouvelle dynamique spirituelle et transmit les Quatre nobles vérités lors du sermon de Sârnâth. Ces *quatre nobles vérités* concernent la vérité de la souffrance et le rejet de l'idée d'un soi permanent ; la vérité des désirs comme origine de la souffrance ; la vérité du **nirvâna** comme extinction des désirs et de l'illusion d'un soi permanent ; la vérité du chemin à huit branches comme huit prescriptions relatives à l'éthique, la discipline mentale et la sagesse.
Dans l'iconographie bouddhique, la roue compte parmi les huit symboles de bon augure. Flanquée de deux gazelles, elle commémore le sermon de Sârnâth, et devient ainsi un des symboles les plus glorieux du bouddhisme.
On rencontre souvent la roue de la Loi sur la paume des mains ou sur la plante des pieds des images de Bouddha comme on peut le voir, à la fin de ce chapitre sur la photo que m'a communiquée Sengdeuane Rattanasamay.
La roue de la Loi a peu de place dans la philatélie lao. Je l'ai cependant trouvée sur le cachet premier jour d'une série de timbres sur Pravet Sandone (◀ figure 54) et sur un timbre de la RDPL (figure 55 ▶)



21 - *Ce paragraphe a été presque entièrement copié sur le site du Musée Guimet*

Les tambours

Au Laos, il existe plusieurs sortes de tambours, mais, à ma connaissance, deux, seulement, ont une fonction religieuse, un peu comme celle de nos églises :
Le tambour de midi **(Kong Phène)** est monoxyle, comme tous les tambours de pagode (figure 56). C'est une portion de tronc d'arbre cylindrique, d'environ un mètre de diamètre, évidée intérieurement et pourvue, à ses deux extrémités, d'une peau de buffle tendue sur lesquelles les moines frappent avec un maillet de bois à tête recouverte d'étoffe pour annoncer l'heure de la prière. Suivant la tradition, les matériaux servant à sa fabrication ainsi que le jour où l'on doit se mettre à le fabriquer doivent être le résultat d'une longue étude faite par le **hora** (astronome).

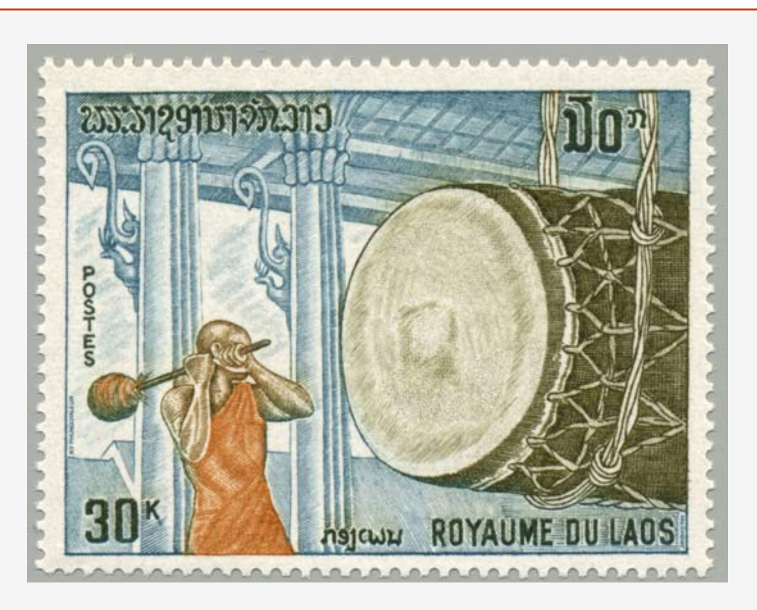




Figure 56 ▲
et
Figure 57 ▶

Le tambour de bois (**Pong**) est également façonné dans un tronc d'arbre (figure 57) et sculpté de différents sujets artistiques. Normalement, il sert à annoncer le lever du jour et également à sonner l'équivalent de notre angélus vers 18 heures.


Collection de l'Union Commerciale Indo-chinoise - Laos
Cliché de Sesmaisons
730. LUANG-PRABANG — Couronnement du Roi
Les Génies gardiens du Royaume versent sur Sa Majesté l'eau lustrale
1908

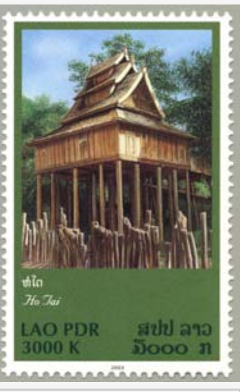

Collection de l'Union Commerciale Indo-chinoise - Laos
721. Fêtes du Couronnement du Roi de Luang-Prabang
Les Vieilles femmes et le peuple versant l'eau lustrale sur le Roi
LAOS
LAOS

Figures 59









Figures 60 à 63



Figure 64

Le hang lin

Le **hang lin** est une gouttière servant à l'arrosage des statues de Bouddha (◀ figure 58 ; voir également la figure 32, chapitre précédent), du Roi (figures 59) ou des bonzes (voir figure 8, page 16). Le **hang lin** comprend trois parties :



- un réceptacle dans lequel les fidèles versent l'eau de l'ondoiement. Ce réceptacle représente un oiseau mythique. Son dos est creusé en forme d'entonnoir et ses longues ailes dissimulent la cavité.
- un canal figurant le corps couvert d'écailles d'un **makara**[22] dont l'extrémité crache un **naga**[23] parfois polycéphale, qui constitue…
- …le déversoir placé au-dessus de l'autel d'ondoiement (voir figure 32, chapitre précédent)

Les parchemins

Au Laos, dès le XVème siècle, les textes religieux sont écrits sur des feuilles de **may lan** (latanier). La feuille est d'abord gravée au stylet (figure 60), puis, avec un chiffon, elle est enduite d'une encre grasse qui pénètre dans la gravure. Il suffit alors d'essuyer avec un chiffon et les lettres gravées apparaissent en noir sur la feuille qui a repris sa couleur d'origine (figure 61).
De nombreux ouvrages ont survécu au passé, certains grâce aux moines qui les ont restaurés ou recopiés.
Les manuscrits sont stockés dans des coffres en bois (figure 62) qui les protègent de la poussière et de l'humidité.
Leur valeur étant souvent inestimable, ils sont placés sous la protection des bonzes qui gardent précieusement les manuscrits et les coffres en bois dans des **ho tay** (bibliothèques) (figures 63 et 64).



22 - **Makara.** *Terme sanscrit désignant un animal marin mythique dont la tête est souvent munie d'une trompe mais évoque celle d'un crocodile.*
23 - *Un **naga** est un génie ophidien à tête de serpent. Son culte est en relation avec l'eau.*

BIBLIOGRAPHIE

- ACHARD Jean, Le Bouddhisme laotien in L'Echo de la Timbrologie N° 1845.
- BOUN SOUK Thao et DRILLIEN Philippe, Plusieurs articles sur le Vat Xieng Thong parus dans les PHILAO 16, 17, 23 et 24.
- BOUN SOUK Thao, Louang Phrabang. 600 ans d'Art Bouddhique Lao.
- BOUN SOUK Thao, L'image du Buddha dans l'Art Lao.
- CHEVREUX Gabriel, La légende de Pravet Sandone in PHILAO N°1.
- CONDOMINAS Georges, Note sur le Bouddhisme populaire en milieu rural.
- DRILLIEN Philippe, Les fêtes du That-Louang in « Philatélie. N°117. Mars 1978 ».
- DRILLIEN Philippe, La représentation du Bouddha dans l'Art lao in « Le Monde des Philatélistes N° 503.
- DRILLIEN Philippe, Les tambours du Laos in PHILAO N°24.
- DRILLIEN Philippe, Le Vat Phou de Champassak in PHILAO N° 35.
- FINOT Louis, Vat Phou. Article paru dans le tome 2 du B.E.F.E.O.
- GAGNEUX Pierre-Marie, Le That-Louang de Vientiane in PHILAO N° 17
- GAGNEUX Pierre-Marie, Le That-Louang de Vientiane in « Philatélie . N° 116-117. Janvier/février 1978 ».
- GAGNEUX Pierre-Marie, Le Vat Sisaket de Vientiane in PHILAO N° 20
- GAGNEUX Pierre-Marie, Le Vat Ho Phra Kéo de Vientiane in PHILAO N° 21
- GITEAU Madeleine, Art et Archéologie du Laos.
- MARCHAL Henri, Le temple de Vat Phou.
- PARMENTIER Henri, Le temple de Vat Phou.
- PARMENTIER Henri, l'Art du Laos.
- RAQUEZ Alfred, Pages Laotiennes.
- WIKIPEDIA. Voir le site : *http://fr.wikipedia.org/wiki/Drapeau_bouddhique*

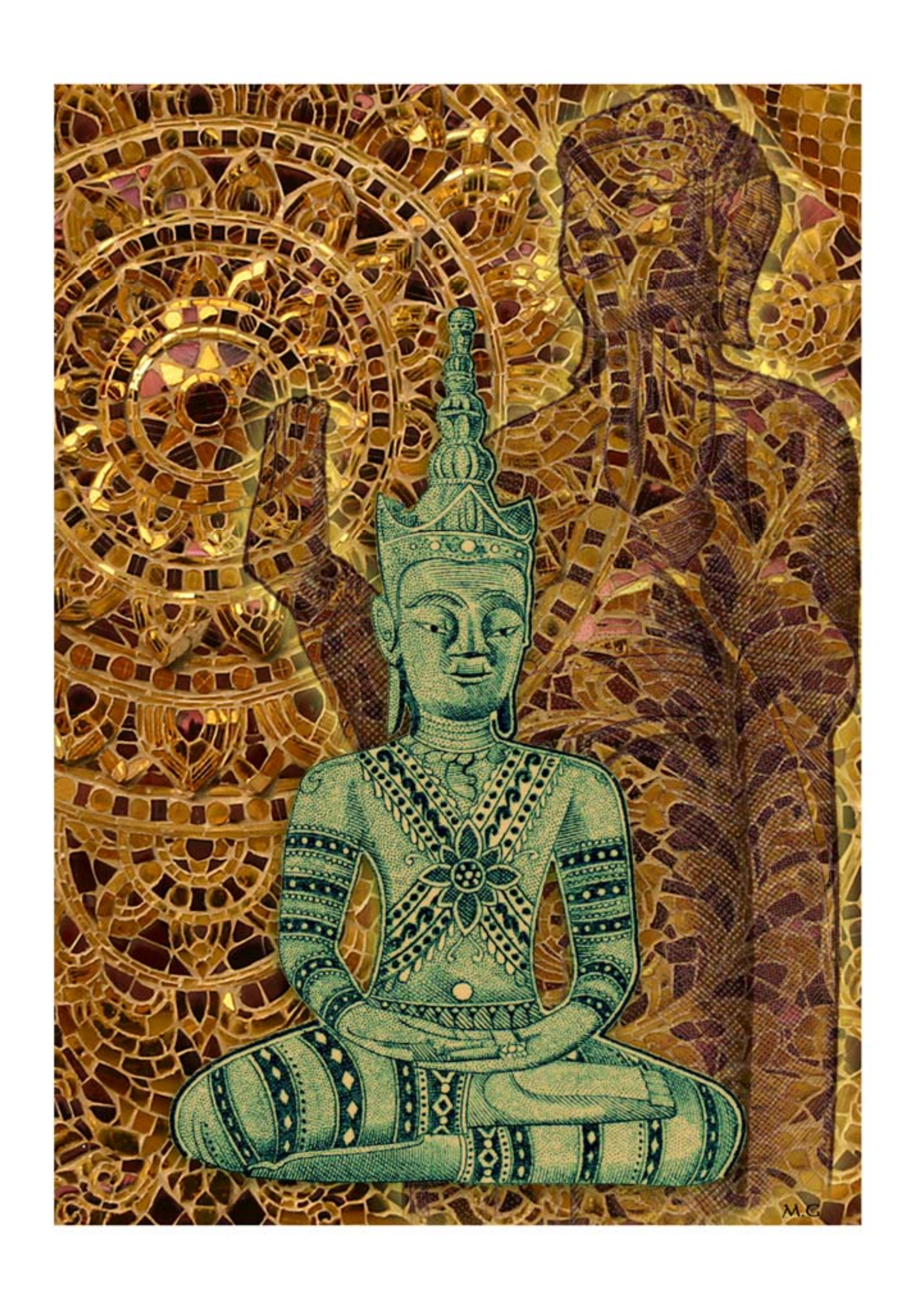
GLOSSAIRE

DES MOTS LAO, PALI ET SANSCRIT UTILISES DANS CET OUVRAGE

- **Abhaya** (pali) : Absence de peur (34).
- **Arahat** : Bienheureux qui ne renaîtra qu'avec le futur Bouddha (28).
- **Baghavata** : Pèlerin de l'Inde (7).
- **Bang Faï** : Fusée (19).
- **Boddhisatva** (pali): Celui qui a reçu l'illumination. L'éveillé (21, 22,53, 54).
- **Boun** : Bien, mérite, mais également, fête (16).
- **Boun Bang Faï :** Fête des fusées (19).
- **Boun Pi May** : Fête du Nouvel An (19).
- **Bhûmisparsa** : Action de toucher la terre (33, 37).
- **Chao atikan** : Supérieur de monastère (27).
- **Chao houa samret :** Moine âgé (25).
- **Chao lasakhana** : Supérieur provincial (27).
- **Chao vat** : Supérieur de monastère (27).
- **Chedi** : Chapelle (39).
- **Dharma** ou **Dharmma** (pali) **:** Doctrine bouddhique (15,28, 54).
- **Dhyâna** : Méditation (33, 37, 44).
- **Gatha** : Texte religieux, écrit en pali, souvent tracé sur une plaque d'or ou d'argent enroulée (28).
- **Hang lin** : Gouttière servant à l'ondoiement des statues de Bouddha, des bonzes et du Roi mais aussi des maisons (20, 58).
- **Hiek fone** : Action d'appeler la pluie (34).
- **Hinayana** (pali, sanscrit) **: (**Bouddhisme du) Petit Véhicule (9).
- **Ho** : Autel (39).
- **Ho Khao Pachap** (ou **Padap**) **Dinh** : Nom d'une fête des morts célébrée pendant le carême bouddhique le 14ème jour de la lune décroissante du 9ème mois (21).
- **Ho Khao Slak** (ou **Slark)** : Nom d'une autre fête des morts célébrée pendant le carême bouddhique le 15ème jour de la lune croissante du 10ème mois (21).
- **Ho phi** : Maison (autel) des génies (31).
- **Hora :** Astrologue (55).
- **Ho tay** : Bibliothèque (39, 48, 58).
- **Kammavacha** : Témoin de celui qui est ordonné (28).
- **Kan Thin** : Fête religieuse au cours de laquelle on offre des vêtements aux bonzes (22). Cette fête est célébrée dans le courant du mois suivant la sortie du carême bouddhique.
- **Kha noy** : Petit esclave (31). Ce terme est utilisé pour dire « je » ou « moi » lorsqu'on s'adresse à un supérieur.
- **Kha phra chao** : Esclave du Bouddha (31). Ce terme est utilisé pour dire « je » ou « moi » lorsqu'on s'adresse au public.
- **Khène** : Instrument de musique à vent constitué de plusieurs tubes de bambou de longueurs différentes (15).
- **Khou (Khrou)** : Maître (28).
- **Kok thong** : Flamboyant (41).

- **Kong Phène** (ou **Kong Phén**) : Tambour de midi (55).
- **Koutti** : Logement des moines (39).
- **Kshatrya** (ou **Kasattrya**) (du sanscrit kshatra) **:** Prêtre-guerrier, Roi (10).
- **Lan Na** : (Pays des) Millions de rizières (10).
- **Lan Piyea** : (Pays des) Millions de greniers à riz (10).
- **Lan Xang Hom Khao** : (Pays du) Million d'éléphants et du parasol blanc, autre nom du Royaume du Laos (7).
- **Mahayana** (sanscrit) : (Bouddhisme du) Grand Véhicule (9).
- **Mahonikay (Mahanikay)** : Grande secte bouddhique (27).
- **Makara** (sanscrit) : Animal marin mythique (58).
- **Mâravixay** : Victoire (de Bouddha) sur Mâra (33).
- **May lan (Bay lane)**: latanier (58).
- **Mo dou** : Voyant (51).
- **Mudrâ** (pali) : Marque, sceau (33, 34, 35, 36, 37, 44).
- **Mukuta** : Couronne conique ornant certaines statues de Bouddha (33).
- **Muong lao** : Pays lao (7).
- **Naga** : Génie ophidien et à tête de serpent, dragon (20, 51, 58).
- **Nirvâna** (sanscrit): Bonheur suprême que l'on obtient avec l'extinction de tous les désirs (16, 37, 41, 54).
- **Oupaja** : Bonze qui préside une cérémonie d'ordination (28).
- **Padék** : Poisson en saumure (20).
- **Paravâna** : Sortie de carême bouddhique (16).
- **Pathet lao** : Synonyme de **muong lao** (7).
- **Phi** : Génie, esprit qui peut être bienfaisant ou malveillant (15,31).
- **Phou** : Montagne (44, 46).
- **Phou Gneu Gna Gneu** Ancêtres légendaires du peuple lao (31, 41).
- **Phra Vet** (ou **Pravet**) : Une des réincarnations de Bouddha (22).
- **Pi May** : Nouvel An Lao (19, 41).
- **Pong** : Tambour de bois (55).
- **Sala** : Salle de réunion (39).
- **Samadhi** : Concentration. Le **samadhi** est le point culminant de la discipline de l'esprit (33).
- **Samsâra** : Cycle ininterrompu des renaissances (54).
- **Sangha** : Communauté des bonzes (15, 25, 28).
- **Sim :** Vient du pali **sima**, la limite (39).
- **Sip Song Pan Na** : (Pays des) Douze mille rizières (10).
- **Stupa** : Monument funéraire contenant des reliques (15, 39).
- **Sutra** : Versets (28).
- **Tévada Luang** : Grands ancêtres protecteurs (31).
- **That** : Synonyme de **stupa** (15, 16, 19, 39, 47, 48).
- **Thommayut (Thammayout)** : Petite secte bouddhique (27).
- **Vat** : Pagode, monastère (25, 39).
- **Vat ho** : Monastère palais (44).
- **Vatna (Vassa)** : Carême bouddhique (21).
- **Vihan** : Sanctuaire (39).
- **Vixay** : Victoire (33).

TABLE DES MATIERES


M.C.